

- La Suédoise Hamme (1)
Les Souvenirs de Jeunesse comédie (2)
Vostok comédie (3)
Nolphe et Sophie comédie (4)
Mae-Lowel Hamme (5, bis)
Mauvais Cœur comédie (5)
Hosau et Hélène Vachville (6)
La Tour de Londres Hamme (6 bis)
Le Testament de la Pauvre Femme Hamme. (6 bis)
François les Bas-Blues comédie (7)
Deux Mots comédie (8)
Le Diamant Hamme (9)
Flaminio comédie (10)
La Cabane de Montaigne Hamme (11)
Palmerin Hamme (12)
Calais Hamme (13)
Prisonniers Vénitien Hamme (14)
Le Pont Rouge Malot Hamme (15)
Le Père Lefèvre comédie (16)
Dévouement de Majeste Vachville (17)
Le Bonhomme Jacques Hamme (18)
Les Jambettes d'un Hussard Vachville (19)
Les Belles de Nuit Hamme (20)
Un Jeune Homme en Location comédie (21)
La Bérline de L'Enigme Hamme (22)
Les Mystères de Londres Hamme (23)
Vilain Monsieur Vachville (24)
Un Vieux Loup de Mer Vachville (25)
Le Monde Amélie comédie. (26)
Le Médecin des Enfants Hamme (27)
Midi Tragedie. (28)

- Le Manoir de Montlouis Hamme (29)
La Motteque Hamme (30)
Claudie Hamme (31)
Céas Bozgie Hamme (32)
Rose la Frutière Vandewille (33)
Richard III Hamme (34)
Jacques le Coiffeur Hamme (35)

Le Manoir de Montlouis Hamme (29)

La Motyque Hamme (30)

Claudia Hamme (31)

Céas Botzje Hamme (32)

Rose la Foutier Van der Will (33)

Richard III Hamme (34)

Jacques le Cottais Hamme (35)



LA SUÉDOISE

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

VICTOR DUCASSE

REPRÉSENTE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 11 AOÛT 1821.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

YVAN, comte de Gomeroy.....
GUSTAVE, sous le nom de Barber.....
FEODOR, officier russe.....
BORMAN, confident d'Yvan.....
ORLOF, entre confident.....
UN MAÎSTRAT.....
PACHOSKY, anbergiste.....
CARLES, valet de Feodor.....

MM. FERRON.
VILLORETTE.
SAINT-ÉVANT.
STOKLEY fils.
GILBERT.
NALLE.
KLEIN.
RACIBORSKY.

WORBACH.....
LUGNER.....
CLOTHILDE, sous le nom de la baronne de
Vellmer.....
MARIA, fille de Gustave.....
PACHOSKA, femme de Pachosky.....
JOANNA.....
PERSONNAGES MUTES.....

MM. STOKLEY père.
JOLY.
M^{me} LEVATIQUE.
OLIVIER.
ÉLÉONORE.
PAINTON.

Dans le nord de la Suède.

ACTE PREMIER

Le cour d'une courbe : au fond, une grande porte démont sur la route ; à côté de la porte, un volet ouvert ; à droite, un corps de bâtiment avec porte et lucarne. Un petit cavalier monté à un cerf, dans lequel sont les portes des diverses chambres de l'ouvrage ; à gauche, un autre bâtiment avec fenêtre et porte ; quelques meubles grossiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

PACHOSKY, PACHOSKA, et, peu après, GUSTAVE.

(On frappe à la porte du fond.)

PACHOSKY, criant de l'intérieur comme un homme qui s'éveille. Eh!.. oh!.. là! allons, allons!.. (On frappe de nouveau.)
PACHOSKA, parlant sur le seuil de sa porte. Qu'est-ce?.. Hein?.. qu'est-ce?.. (Appelant.) Monsieur Pachosky!
PACHOSKY, passant la tête à la lucarne qui est en face. Madame Pachoska?
PACHOSKA. On frappe!
PACHOSKY. Fendons bien.
PACHOSKA. Descends ouvrir.
PACHOSKY. Bah! j'ai suis en chemise; j'm'enrhume!.. on verra plutôt, vous!
PACHOSKA. Oui-da! j'ai peur, nonni, nonni, descends si tu veux. (Elle rentre, et ferme la porte avec bonheur.)

PACHOSKY. Tiens, si je veux? Je n'en veux pas; bonsoir! (Il ferme la lucarne. On frappe de nouveau.)
GUSTAVE, en dehors. Au nom du ciel, ouvrez-moi! Je suis un voyageur égaré.
PACHOSKA, se levant sur la porte. Monsieur Pachosky!
PACHOSKY, se retournant à la lucarne. Madame Pachoska?
PACHOSKA. Comment, l'es encore là?
PACHOSKY. Puisque j'en suis sûr qu'il y a un suédois! (On frappe.)
PACHOSKA. Voyez! grand foin! ne pas encore être levé! (On frappe.) Un y va!.. Exposer sa femme au milieu de la nuit! (On frappe.) Fifi tu devrais être honteux!.. (On frappe.) Attendez donc que j'allume ma lanterne! (elle rentre.)
PACHOSKY, resté à la lucarne. Attendez que ma femme allume sa lanterne!
GUSTAVE, en dehors. Ne craignez rien, je suis un voyageur.
PACHOSKY. Ça n'empêche pas qu'y faut qu'on femme allume sa lanterne. (Elle entre avec une lanterne.) La voilà!.. Femme, femme, n'ouvrez pas sans demander qui est là.
PACHOSKA. Pardi! c'est quelqu'un, puisqu'on frappe!
PACHOSKY. Eh! non, j'en suis sûr. Vous savez bien qu'il le forêt est pleine de voleurs!.. Demandez qui est là.
PACHOSKA. Allons, j'en vais demander. (Elle s'adresse à la porte.) Qui est là?
PACHOSKY, passant une longue cornette par sa lucarne. Oui, qui est là?
GUSTAVE, en dehors. Un pauvre soldat, qui demande quelques secours.



PACHOSKA. Oui, on va droit au château.

GUSTAVE. Veuillez me l'indiquer?

PACHOSKA, le conduisant et lui montrant. Tenez, voyez-vous c'est gros arctique... Tournez à gauche, y sera d'avant vous.

GUSTAVE. Je vous remercie, madame. (lui montrant une pièce dans la main.) Prenez ceci pour ce que je vous dois; j'emporterai ailleurs le souvenir du bon accueil que vous m'avez fait, et des regrets que vous avez donnés au malheureux Gustave!

PACHOSKA, le retenant. Un pièce d'or! un ducati... Oh! je n'en recevrai pas! Non... non... un soldat n'a peut-être pas de richesses. Vous voyagez à pied, et vous voulez...

GUSTAVE. Gardez, je le veux! Je suis pauvre, en effet; mais je touche au terme de mon voyage, et, sans vous, je n'y ferois peut-être point parvenu! Adieu, adieu, madame! Ne parlez à personne de mon passage ici. (il sort, et PACHOSKA, immobile, regarde longtemps le ducati dans sa main.)

SCÈNE II.

PACHOSKA, et, peu après, PACHOSKY, et BORMAN.

PACHOSKA, seule. Un ducati en bon or... Pauvre cher homme! Est-ce qu'il aurait la tête en peu... il a perdu sa fille! Ah! dame! c'est bien fait pour... Tout d'abord, c'est joliment payer une bouteille de vin... (elle regarde la bouteille.) Elle n'est, tu as vu, qu'à moitié!... C'est bon, n'importe rien, j'y payerai à mon tour! (elle jette le ducati dans la bouteille.) (Elle examine bien la bouteille, crainte qu'elle ne soit remplie de papier et la serve dans sa poche; pendant ce temps, PACHOSKY et BORMAN paraissent sur la galerie, sortant du corridor, et sont prêts à descendre l'escalier.)

PACHOSKY, sort de la galerie. Oui, monsieur Borman, un voyageur arrive c'est tout; il est là, ma femme lui tient compagnie.

BORMAN, au bas de l'escalier. Vous avez bien tardé à m'avertir. PACHOSKA, Y a-t-il pas de temps de perdre, puisque j'y suis dit qu'il est... Tenez, le voilà que! Hein!... Eh ben, où donc qu'il est?

PACHOSKA. Quel? PACHOSKY. Par là, l'escalier! BORMAN. C'est un soldat!

PACHOSKY. Certainement! Tenez, la preuve, voilà la bouteille, voilà du verre, y a encore du vin au fond. (A sa femme.) Quoi qu'il vous en avez fait?

PACHOSKA. C'est que j'en ai fait? Rien; il est parti. PACHOSKY. Il y a toujours vos belles! (Puisque j'y suis, j'en avais dit que M. Borman voulait voir tous les voyageurs qui paraissent par chez nous, fallait donc le retenir. (Borman, d'un air mécontent, va jusqu'à la porte du fond, et cherche à voir le soldat sur la route.)

PACHOSKA. Allons, allons, tu t'imagines! Est-ce que j'en avais l'air, ou bien la fantaisie? Est-ce que nous n'avons pas ouvert à toute heure, à tous venants, pour entrer et sortir?... On passe, on a chaud, on est las, on s'arrête, on entre, on boit, on mange, on paye, on part, et bon voyage!

PACHOSKY. Bon voyage! (Puis lui.) Eh bien, c'est y-là, avant d'aller, n'y a-t-il pas payé?

PACHOSKA, comptant de la monnaie à sa main. Oui, bien, de l'ami-bouteille.

PACHOSKY. Que ça? (il compte, puis examine la bouteille, et remonte au corridor.)

PACHOSKA, impatiente. Combien t'en faut-il? C'est ton compte. PACHOSKY, d'un air boudeur. Bon juste!

BORMAN, retenant. Il est clair que ce n'est pas monseigneur; il m'aurait fait demander... Mais ce soldat... (s'adressant à PACHOSKA.) Dites-moi... passe-t-il souvent des soldats sur cette route?

PACHOSKA. Ça dépend... Quelquefois, oui, quelquefois, non.

BORMAN. Quel âge peut avoir celui dont vous parlez? PACHOSKA. Quel âge?... (Consultant son mari.) Hein?... à la moitié?

PACHOSKY. Hein?... comment ça... l'année... à jeun... dame!... p't-être bien entre quarante et soixante.

PACHOSKA. Oui... quelque chose entre deux.

BORMAN, avec un air d'attention. Quel uniforme porte-t-il?

PACHOSKA, de même. Sublime! (A part.) Que d'questions!

BORMAN, rétrogradant. Et d'où venait-il?

PACHOSKA, impatiente. J'en sais rien... Y vient d'loin, y va à Gornen. C'est son pays... Il y a des parents, p't-être bien des affaires, et ce n'est pas les nôtres. (Elle lui tourne le dos, et va ranger les chaises.)

BORMAN, à part. C'est un soldat qui retourne dans sa famille... cela n'est pas inquiétant... Appeler Orlof dites-lui que je le demande.

PACHOSKY. C'est-y-là qu'est l'ami vous trouver ici... hier au soir?

BORMAN, impatient. Sans doute.

PACHOSKY. Faut d'abord qu'il s'élève, et avant ça que j'y fê-

veille... J'y vas y aller. Vous, madame PACHOSKA, servez c'est d'ami-bouteille.

PACHOSKA. J'en raison, j'y vas le servir, notre homme. (A part.) Et mon ducati aussi. (Elle sort d'un côté, PACHOSKY monte et entre dans le corridor.)

SCÈNE III.

BORMAN, seul. Je m'inquiétais à tort du passage d'un soldat. Celui qui nous pourrions craindre est maintenant embarqué pour l'Amérique... Le retard du compte doit plutôt s'occuper. La route qu'il a prise est loin d'être sûre... Me serais-je trompé sur la route d'ailleurs? Non, il n'y a que cette auberge sur la route d'ailleurs; c'est bien ici qu'il n'a dû de me rendre... Reconnais donc encore une fois sa lettre: « Norfeld, etc., etc. » Félicité! moi, cher Borman, notre projet a réussi complètement. J'ai fait de rencontrer, comme par hasard, la voiture dans laquelle madame de Volmar amenait, au-devant de moi, la jeune et belle Maria; et de son côté, fidèle aux ordres qu'elle avait reçus de moi, madame de Volmar n'a point hésité à m'accueillir comme son neveu, sous le nom d'Orlof, et à me permettre de l'accompagner dans le reste de son voyage. Rien n'est comparable à la candeur, à l'innocence de Maria. Elle ne soupçonne rien, et elle chérit comme une seconde mère la fautive baronne de Volmar. (S'interrompant.) A merveille! (Continuant.) Quant aux lettres supposées, que les m'as fait parvenir, elles ont parfaitement atteint leur but. Maria a reçu la nouvelle de la mort de son père. Son désespoir, ses larmes m'ont déchiré le cœur; mais il fallait me taire. (S'interrompant.) Je le crois bien, parlent! (Puis venant.) « Nous parlons demain pour notre château de Gornen. C'est un secret pour Maria. Nous serons le 13 à Herbold. Viens nous attendre à l'auberge de la forêt-lieu de plus clair. Suivent les instructions pour l'entrée secrète de Maria au château... J'y vais pouvoir... Allons, je suis bien à l'auberge de la forêt... C'était avant-hier le 13, et je ne puis concevoir pourquoi le compte et les deux dames ne sont pas arrivés... (PACHOSKY et Orlof paraissent sur la galerie.)

SCÈNE IV.

BORMAN, ORLOF et PACHOSKY, allant et venant comme il est indiqué.

PACHOSKY, venant toucher sur l'épaule de Borman. Voilà M. Orlof que vous m'avez demandé... Y a-t-il quelque chose pour toi service?

BORMAN. Oui, du vin, des verres... Dépêche-toi!

PACHOSKY. N'aura-t-il qu'à ça?

BORMAN, brusquement. On le te dira.

PACHOSKY, descendant. Dame!... c'est pour ne m'émouvoir qu'une fois. Est-ce que ces messieurs vont déjeuner ici?

BORMAN. Apporte ce que me demandent... Mais ce qu'on t'ordonne, et corrige-toi de l'habitude de faire des questions; c'est la manie d'un soldat!

PACHOSKY, saluant. Ben obligé! J'm'en souviendrai. (A part.) Orlof. Ah ça! sion cher monsieur Borman, vous allez sans doute m'apprendre pourquoi vous m'avez fait venir du château dans cette méchante auberge?

BORMAN. Oui, je vais te l'apprendre... (Puis de sa poche la lettre qu'il a lue.) Tenez, commencez par lire cette lettre... Tu vois qu'elle est du compte lui-même.

ORLOF, prenant la lettre, et la regardant sans l'ouvrir. Diable! encore quelques aventures?

BORMAN, lui frappant sur l'épaule. Tu verras!

ORLOF, riant. Oh! je devine...

BORMAN. Impossibilité!

ORLOF. Si sûr... Vous autres découvrez quelque joli bijou,

moins difficile à harmoniser que cette pauvre Elvira... La petite sotte! mourir de chagrin, de vertu, parce que messieurs... C'est dommage, elle était charmante!

BORMAN. Tu verras bien autre chose! Mais lis d'abord cette lettre.

ORLOF. Voyons donc! (Orlof s'assied sur la première marche de l'escalier pour lire la lettre; PACHOSKY apporte une bouteille et deux verres, pose la bouteille sur une table; puis, sur l'ordre de Borman, il prend la table, arrange et recule, en s'asseyant sur la chaise.)

PACHOSKY. Voilà!... Où faut-il servir ces messieurs?... là?... Non... Ah! hein!... C'est pas encore là... hein?... Bien!... Entendez la première fois... Encore plus près?... C'est ça!... on n'a pas besoin de moi dire les choses pour que j'y les comprenne... (il débouche la bouteille.) Vous voyez... c'est du long bouchon... et du cachet vert... (A part.) C'est toujours du même pour changer. (A lui.) Ces messieurs veulent-ils des pipes?

BORMAN, se frottant graduellement. Non.

PACHOSKY. Du tabac?

BORMAN. Non.

PACHOSKY. La gazette?

BORMAN. Non.

PACHOSKY. En ce cas, ces messieurs veulent-ils que j'les

serve?

BORNAE. Non, non!.. Au diable! (Il le pousse.)
PACHOSKY, sautant bien bas. J'y vas tout d' suite, monsieur. (Pachosky, se débattant, appelle Pachosky.) Aussi bien, v'la ma femme qui m'appelle. (Il sort.)

OLOF, rendant la lettre à Bornaie. J'ai lu!.. Quelle diable d'aventure!.. Une fausse baronne... le comble sous le nom d'Osvald.

BORNAE. Assieds-toi là!.. Bois... et écoute. (Il s'assied sur une chaise.) Il y a trois mois environ que, parcourant avec le comte le midi de la Suède, nous arrivâmes, un jour de fête, dans un petit village. On dansait. On milieux de la foule, et dans un groupe de paysannes, une jeune personne frappa nos regards par sa beauté, sa mise et son maintien tout à fait distingués. Tu connais le comte? La tête lui tourne aussitôt et il le voit tout de feu. Nous étions là incognito. Je m'informe : la jeune fille habite le village, mais elle n'y est pas née; son père s'est fixé depuis deux ans; c'est un simple soldat, vieux, étranger, point riche, mais fort estimé, idolâtrant sa fille qu'il élève avec le plus grand soin; et l'on me montre cet original qui buvait avec des villageois. (Il boit.)

OLOF. Je vois d'ici la chose... pendant qu'il buvait, le bal se prolongeait; la nuit vint, et vous enlevâtes la jeune beauté?

BORNAE. Non... Peste! c'eût été dangereux!.. Je m'informai d'abord... J'apparis que le soldat, qui se nomme Barner, était sur le point de faire un voyage en Irlande pour recueillir une petite succession; que, borné dans ses moyens, et craignant d'exposer sa chère fille, le brave homme cherchait à la placer, seulement pour quelques mois, auprès d'une dame respectable. Aussitôt mon plus fort comble... Une dame, mandée par moi, et baronne de ma façon, arriva tout exprès dans un pompeux équipage; elle royalement pour sa santé, et cherchait une jeune compagne.

OLOF. Attends!.. L'honnête Barner vint lui-même présenter sa fille?

BORNAE. Justement!.. Tout fut conclu sans le moindre soupçon. Ma baronne partit avec la belle Suédoise. Pour ne point effaroucher en chemin la jeune fille, le comte, sous le nom d'Osvald, feignit de rencontrer en route sa parente, et tous les trois vont arriver.

OLOF. Mais vous risquer que Barner...
BORNAE. On l'a prévu!.. Pour éviter de sa part toute recherche, j'ai fait mourir Maria.

OLOF. Hein?
BORNAE. Elle est morte... pour lui.

OLOF. Ah! où?
BORNAE. Et pour que Maria, de son côté, ne songeât plus à son père, j'ai fait mourir Barner de la même manière.

OLOF. Admissible!.. Mais, par exemple, votre baronne est une abominable femme!

BORNAE. Du tout.
OLOF. Allons donc!.. Son action est infâme!

BORNAE. Elle a fait cet enlèvement sans se douter du fait; de la meilleure foi du monde!

OLOF. Alors, elle sera triquée quand elle saura...
BORNAE. Juste. Je m'y attends!

OLOF. Mon cher Bornaie, elle vous trahira!

BORNAE. Oh! je l'en défie bien!

OLOF. Comment!..
BORNAE. Deux mots vont te mettre en fait; avant d'être attaché à M. le comte, je servais le jeune baron de Valmor, jeune, ardent, fougueux dans ses passions. Exprimement épris d'une jeune fille nommée Clotilde, et ne pouvant rien obtenir, un hymen secret lui livra son amante; mais ce mariage contracté dans une chapelle moine, le prêtre qui le célébra, les témoins qui furent présents, tout, jusqu'à l'acte qui fut dressé, était faux!

OLOF. Diable!..
BORNAE. Clotilde, dans une erreur complète et se croyant bien baronne de Valmor, suivit son fiancé de mari, qui, peu de temps après, se fit tuer en duel. L'épouse supposée vint, sur ordre de mariage à la main, réclamer son héritage. La famille fut bien étonnée, mais on ne soupçonna rien... Elle bérta, partagea, vendit, sous le nom de Valmor, et commit, sans s'en douter, trente fautes, dont une seule peut entraîner une condamnation infamante!.. Quand tout fut terminé, je vins demander ma part en éclairant la fausse baronne sur le danger de sa position, et en lui faisant connaître le crime qu'elle venait de commettre.

OLOF. Et tu ne tremblas pas qu'elle te dénonçât?

BORNAE. Oh! elle en était capable!.. Mais, profitant de la terreur que j'avais jetée dans son âme, en lui peignant ses complices comme prêts à l'assassiner, je parvins à lui faire accepter une promesse, envers eux, qui n'est réellement qu'une preuve irrécusable de son crime. Elle s'aperçut, mais trop tard, de sa faiblesse!.. Je la tenais; toute rétractation était devenue impossible; elle le sait, et la crainte que je lui inspire est telle,

que ma volonté est devenue pour elle la loi du destin!.. Mais revenons à ce qui te concerne.

OLOF. Vénons!
BORNAE. Il s'agit d'introduire secrètement au château la jeune personne, sans qu'elle-même soupçonne où on la mène.

OLOF. C'est facile!.. Arrives par la forêt; mets pied à terre à la chapelle du Torrent... Sous prétexte de visiter les reliques, descendes dans le caveau; suivis le souterrain qui conduit dans les salles basses du château, et, de reliques en reliques, amènes ces dames jusque dans la galerie là, on fermes la porte, et tout est dit.

BORNAE. A merveille!.. Mais, tu crois que notre jeune beauté ne peut rester dans ces salles souterraines; elle y mourrait de peur!.. Il faut lui préparer un appartement moins lugubre, et, pour cela, tu vas d'abord retourner au château.

OLOF. Bon!
BORNAE. Tu mettras Joanna dans la confidence.

OLOF. Joanna?
BORNAE. Ne faut-il pas une femme pour servir la belle espérance?

OLOF. Sans doute!.. Mais depuis la mort de la jeune Elvire, qui l'a singulièrement affecté, cette femme s'est devenue frondeuse, bavardeuse, révélouse!.. Je ne sais, mais vous paraît-elle bien sûre, bien dévouée?

BORNAE. Bien dévouée, nous bien sûre, oui. L'intérêt fait obéir, la peur rend fidèle. On ne sert pas les grands autrement. V'ailleurs, qui pourrions-nous choisir?

OLOF. C'est juste! Allons, je mettrai Joanna dans la confidence.

BORNAE. Vous disposerez l'appartement de la tourelle, et quand minuit sonnera...

OLOF. Tout sera prêt, et nous vous attendrons.
BORNAE. Maintenant!.. (Hue de cour de postillon et bruit.) Qu'est-ce?

UN POSTILLON, se débattant. Holà!.. bêt!.. quelqu'un!.. (Il queue de son cheval, et se laisse emporter.)

SCÈNE V.

BORNAE, OLOF, PACHOSKY, PACHOSKA, et, peu après, IVAN, enveloppé dans un manteau.

PACHOSKY et PACHOSKA, assésés. Oh y va!.. Oh y va!.. (Pachosky sort regardant à la porte de fond; venant à Bornaie.) Monsieur Bornaie, v'la sans doute les voyageurs que vous attendez?

BORNAE. Cours l'informe!

PACHOSKA, appelé au mal. Vite! vite! c'est un cavalier... v'la qui descend d' cheval... V'cherche la porte... Va donc, Pachosky!

PACHOSKY, sortant vite. J'y va le cavalier.
BORNAE, prenant la main de Pachoska. Que dites-vous?.. Un cavalier...? Surtout!

PACHOSKA. Oui... c'est à-dire avec un postillon pour ramener l' cheval!

BORNAE, à part. Je ne puis concevoir...

PACHOSKY, entrant Ivan, qui se cache la figure avec son manteau. Par ici, monsieur l'étranger... Prenez garde!.. La! vous v'la chez moi!.. (Vern s'approche lentement de Bornaie, en jetant un regard inquiet autour de lui. Bornaie et Olof l'examinant avec curiosité. Pachosky et sa femme, plus au fond, l'observant avec inquiétude. Arrivé près de Bornaie, Vern se découvre le visage, se fait reconnaître, et en même temps met le doigt sur sa bouche.)

BORNAE et OLOF, lui. C'est le comte!
IVAN. Chut!.. Faites retirer ces gens, je ne veux pas être reconnu!.. (Il se débarrasse de son manteau de manteau.)

PACHOSKY, à sa femme. L'homme-là ne me t'écoute point. Va m'apporter, de même. V' fait des signes aux autres.

BORNAE se tournant vers eux. Mes amis, monsieur est une des personnes que j'attends!

PACHOSKA. Ah!.. Pourquoi donc qui t' cache?

BORNAE. Nous avons à nous entretenir... Laissez-les.

PACHOSKY, à sa femme. S'il attend beaucoup d'amis comme celui-là, tout d' même, ça n'est pas rassurant. (Pendant que Pachosky et sa femme se concertent, la cloche sonne aux libérés à Bornaie, et lui fait signe de se diriger vers sa chambre.)

BORNAE, le leur disant. Payez le postillon, renvoyez les chevaux, et gardez le reste pour nos dépenses.

PACHOSKY, l'entraînant. De l'air!.. C'est p't-être un seigneur!

PACHOSKA. Dame! C'est p't-être aussi...
BORNAE. Allez donc!

PACHOSKA, à sa femme. Tiens! prend l'argenterie qu'est dans buffet. (Ils sortent en emportant le panier.)

SCÈNE VI.

IVAN, BORNAE, OLOF.
IVAN, jetant son manteau. Que fait ici Olof?

BORNAE. Il est venu prendre les ordres pour l'arrivée de Maria au château. Il allait repartir.

YVAN. Aller, ne penser pas un instant. Surtout, le plus grand secret. Il est plus important que jamais de cacher Maria à tous les regards.

ORCE. Il suffit, monseigneur ! j'ai mes instructions, je pars, et, à minute, tout sera prêt. (il sort.)

SCÈNE VII

YVAN, BORMAN.

BORMAN. P'où vient donc, monsieur le comte, le trouble où je vous vois ? Pourquoi vous-voilà seul ? Où sont ces dames ?

YVAN. Elles me suivent sous bonne garde. Mais un événement fâcheux a fallu m'enlever celle pour qui mon amour ne connaît plus de borne. Le croirez-vous, Borman, j'en ai un rival ?

BORMAN. Un rival ! Et comment avez-vous souffert ?

YVAN. Eh ! qui peut tout prévoir !... A peine, en quittant Norfolk, étions-nous entrés dans la vaste forêt, qu'une troupe de brigands se montre, nous entoure et nous ferme tous passages. Mes gens sont dérangés ; moi-même on me traîne dans la poussière, et déjà les misérables avaient arraché Maria de la voiture, quand tout à coup, un jeune officier, suivi d'un domestique, accourt comme l'éclair, du premier coup, il étend à ses pieds le chef de ces barbares, retire de ses bras sanglants Maria presque mourante, et inspire un tel effroi au reste de la troupe, qu'elle abandonne le combat et s'enfuit en désordre...

BORMAN. Ce jeune cavalier vous a sauvé la vie !

YVAN. Oui !... Mais je n'ai pu lui dérober le vue de Maria !... Éperdue, égarée, Maria s'attachait à ce jeune inconnu comme à son défenseur ; et, lui, frappé de tant de charmes, n'éprouvait pas un trouble moins visible. Ce fut comme à regret qu'il se séparèrent, et, malgré mes vœux, notre libérateur nous accompagna jusqu'au prochain village. Là, j'espérais me voir délivrer de sa présence...

BORMAN. Eh bien ?

YVAN. Il n'a plus cessé de suivre ou de devancer nos pas... Vainement j'ai tenté de lui faire perdre nos traces ; partout où j'arrive, je retrouve ce jeune officier. S'il tarde à paraître, Maria s'alarme ; ses regards inquiets le cherchent, et le nom de Feodor est sans cesse sur ses lèvres. Enfin, pour parvenir à l'éviter, j'ai pris un long détour, et de ma main, cette fois, il me paraît impossible...

BORMAN. Eh ! monsieur le comte, si c'est là le motif de votre trouble, qu'il ne diminue... Je sois nous serions un châtiment, et la, personne me vous dispenser...

YVAN. Le souvenir de Feodor restera dans le cœur de Maria ! Mais, Borman, ce n'est pas la seule chose qui m'inquiète ! J'en, pour m'alarmer, son sujet bien plus grave... Cette précieuse baronne de Volmar, à qui tu as confié tous nos secrets, abuse étrangement du rôle que tu lui as fait prendre : l'on de chercher à servir mon amour, elle semble prodiguer Maria ; sa tendresse pour elle ne me paraît pas feinte. Enfin, le dirais-je ? je le crains, et la crois trop vertueuse pour nous servir secrètement.

BORMAN. C'est pourtant ce qu'elle fait, je puis vous en répondre ; non pas de son plein gré, il est vrai, mais parce qu'elle ne pourrait faire autrement sans encourir la plus terrible vengeance !

YVAN. Je le sais, mais je préfère l'éloigner.

BORMAN. A la bonne heure !... Dès demain, nous le congédierons, et j'irai le... (De haut.)

YVAN. Paix !... Je crois entendre le bruit d'une voiture...

BORMAN. En effet !

PACHOSKA, traversant la scène sans s'arrêter. Pachosky ! Pachosky !... Vite au carrosse, tu n'as l'air... (elle sort en courant.)

YVAN. A propos... l'histoire de cette maison me connaît, il faut lui défendre de me nommer devant Maria.

BORMAN. Vous avez raison... Mais son mari ?

YVAN. C'est un Polonais établi sur mes terres seulement depuis son mariage ; mes traits lui sont inconnus.

BORMAN, regardant vers Pachoska et sa femme. Fort bien... Laissez-moi faire.

SCÈNE VIII

YVAN, BORMAN, PACHOSKY, PACHOSKA.

PACHOSKY. J'y vous dis qu'il se sont des dames, y vont mieux qu'ce soit vous.

PACHOSKA. Allons, y'va...

BORMAN, l'arrêtant par le bras, tandis qu'Yvan se détache pour ne pas être vu. Non... demeurez... Laissez aller votre mari, j'ai deux mots à vous dire... (elle le regarde tout étonnée.)

PACHOSKY, de même. Ah !... Ah !... mais...

BORMAN, brusquement. Allez, vous dis-je ?

PACHOSKA. Eh ! va donc !... Qu'est-ce que tu crains ? Ces messieurs n'ont mangé rien ?

PACHOSKY. Y n'y vous mangéront pas... c'est bon ; mais...

BORMAN. Mais, te donc, morbleu ! (il se penche dehors. Ramezant Pachoska.) Vous connaissez le comte Yvan de Gournay ?

PACHOSKA. Oui, j'y vous vu deux fois au château ; mais, ne fi, je n'y suis pas curieuse de... (Borman, de gauche, les montre le comte, qui le regarde et lui dit.) de... Ah !... Je... Eh ! mon Dieu !... c'est monseigneur !

BORMAN. C'est lui-même !... Mais il ne veut pas être connu... Souvenez-vous qu'il se nomme Oswald, et qu'il est étranger.

PACHOSKA, faisant le révérent à Yvan. Ça... ça suffit... monseigneur le comte.

BORMAN. Point de comte !

PACHOSKA, de même. F'vous m'en souviendrai, monseigneur.

BORMAN. Point de seigneur !

PACHOSKA. V'la qu'est dit, monsieur Oew... Oef...

BORMAN. Oswald !

PACHOSKA. Oswald... (à part.) Ah ! mon Dieu ! non Dieu !... qu'est-ce que c'est qu'ça ? (Pachoska salue Clotilde et Maria. Des valets apportent des effets, des coffres, des caisses, etc.)

SCÈNE IX.

YVAN, BORMAN, CLOTILDE, MARIA, PACHOSKY, PACHOSKA, VALETS.

PACHOSKY. Entrez, mesdames, entrez ; vous verrez bien si j'y voyageur qu'est chez nous et l'moment que vous d'attendez.

YVAN, allant se rasseoir. Oui, madame, et je vous attendais avec impatience ! (Prenant la main de Maria, il l'embrasse.) Approchez sans crainte, amiable et chère Maria !... Un seul instant, il m'e fallu vous quitter, et cet instant m'e révéla combien il me serait affreux de cesser de vous voir.

MARIA. Monsieur... c'est une surprise... Je ne sais pas répondre à de tels discours...

CLOTILDE, à part. Borman est ici !

MARIA, très-ému, prenant vite vers Clotilde, et lui baisant la main. Madame !... me tendre mère !... Que je serais à plaindre si je vous offensais !

CLOTILDE. Vous, Maria !... vous m'offensez !... Infatigable !

BORMAN, à Clotilde, et lui parlant bas. Eloignez Maria, il faut que je vous parle !

CLOTILDE, s'efforçant de voir. Misérable !

BORMAN, d'un air menaçant. Point de résistance !

CLOTILDE, après un silence, pendant lequel elle a regardé le ciel avec résignation. Ma chère enfant, je voudrais prendre un instant de repos, faites-vous montrer l'appartement que nous devons occuper.

MARIA. Oui, madame ; mais je reviendrai tout de suite auprès de vous. (Elle baise la main de Clotilde avec tendresse et respect. Borman fait signe à Pachoska de la conduire, et revient vers le comte.)

PACHOSKA, à son mari. Pendant que j'y vais conduire la jeune demoiselle, laissez rafraîchir les gens d'aujourd'hui.

PACHOSKY. Faut que j'descende chercher du vin.

PACHOSKA. Donne-leur-y toujours la d'mi-bouteille que j'y voyageur de si matin à l'aise.

MARIA, se retournant vivement. Un voyageur !... Madame, le voyageur dont vous parlez, n'est-ce pas un officier, un colonel ?

Ne se nomme-t-il pas Feodor ?

YVAN, avec colère. Feodor !...

PACHOSKA. Un colonel ?...

CLOTILDE, avec crainte. Ma fille... il est indiscret...

MARIA. Pourquoi donc, madame ? Ne lui devons-nous pas la vie ?

PACHOSKA. Non, mon'selle, c'était pas un colonel ; c'était tout simplement un soldat...

MARIA, avec amertume. Un soldat ! (Yvan et Clotilde paraissent tristes, et prêtent la plus grande attention.)

PACHOSKA. Et ben triste, ben malheureux ! Non pas qu'y soit pauvre, mais il a perdu sa fille. (Yvan et Clotilde font un mouvement.)

MARIA, très-attendrie. Il a perdu sa fille !... Moi, j'ai perdu mon père ! (elle tombe sur son banc.)

YVAN, bas, à Borman. Entends-tu ce que dit cette femme ?

BORMAN, de même. Rassurez-vous, je me suis informé.

CLOTILDE, à part. Le comte s'est trompé... Dieu !... se pourrait-il ?... (Yvan.) Madame, comment se nomme ce malheureux soldat ? (Yvan se retourne d'un air menaçant. Borman lui envoie un mouvement de surprise et de colère. Maria, toute sa douleur, se prête toute attention.)

PACHOSKA. Ma fi, madame, j'y n'ai rien, et y n'a fait qu'y jurer, et n'a pas dit son nom.

BORMAN, qui, pendant la réponse de Pachoska, a passé près de Clotilde, et lui. Rendez grâce au ciel de ce que votre indignation ne pouvait être dangereuse ! (il ordonne à Pachoska d'embrasser Maria.)

CLOTILDE, à part. Son père existait-il ? Maria, appelée à elle par Pachoska, écarte de la main, dit un dernier adieu à Clotilde.

YVAN, à Pachoska. Je suis défendu de parler davantage, devant cette jeune personne, du soldat que vous avez logé ; il lui rappellerait la perte de son père.

PACHOSKA. Mam'selle a perdu son père?...
 YVAN. Allez, combinez-la (Maria salue respectueusement le comte, et sur Pachoska qui la conduit dans un appartement voisin. Pachoska examine les gens de comte.)

SCÈNE X.

YVAN, BORMAN, CLOTHILDE.

BORMAN. Madame, M. le comte se plaint de votre conduite. Vous abusez, dit-il, de l'autorité que je vous ai fait prendre sur Maria.

CLOTHILDE. M. le comte se trompe... (Lévant les yeux au ciel.) Non, je n'en abuse pas. Vous avez mis sous ma garde une jeune fille vulgaire; j'ai promis à son père, qui m'en avait confiée à ses larmes, de lui servir de mère, et jusqu'ici, j'ai tenu ma promesse. (Tous regardent Borman.)

BORMAN. Fort bien, madame; on devait être discret au village où vous étiez la jeune Suédoise; mais, à Løben, ne vous donnez pas d'autres ordres?

CLOTHILDE, avec indignation. D'autres ordres?... Oui, monsieur, et bien dignes de vous; mais je ne suis pas engagée à les exécuter.

BORMAN. Avez-vous le pouvoir de refuser? Vous aviez permis de choisir? On veut, cela vous suffit.

YVAN. Cessez ces débats; on n'exige de vous, madame, que du silence, de la discrétion.

CLOTHILDE. Je n'ai que trop obéi!

YVAN. Vous avez de l'empire sur Maria.

CLOTHILDE, stupéfaite. Je l'aime comme une mère!

YVAN. Vous n'êtes pas étrangère à la trahison qu'elle me témoignait... (Avec colère.) Si c'était vous qui m'eussiez fermé son cœur...

CLOTHILDE, avec fermeté. Non, monsieur, je n'ai rien fait pour cela, quoique peut-être je l'aie dû; mais il me suffisait de vous laisser agir, et c'était bien assez.

YVAN. Vous osez m'outrager?

CLOTHILDE. Hélas! je vous conjure de revenir d'une erreur; de ne pas commettre un crime!

YVAN. Vos généreux vœux m'ouvrent les yeux; il est heureux pour vous que je ne puisse vous retenir, et bientôt Maria se passera de vos soins et de vos conseils.

CLOTHILDE. Qu'entendez-vous?... Quoi? monsieur le comte, vous nous séparez?

BORMAN. Vous ferez ce qu'on vous prescrira; j'en ai le droit, ne vous exposez point à dépasser les ordres que vous avez reçus. Songez qu'un mot impudent vous deviendrait plus funeste qu'à M. le comte. N'oubliez pas qu'il y a toute la santé des tribunaux, et qu'il dépend de moi de vous faire fuir.

CLOTHILDE. Grand Dieu!... (Elle se couvre le visage.)

BORMAN, très-haut. PUIS-VOUS, monsieur le comte, soyez sans inquiétude; je vous réponds de Clothilde. (Elle finit et a son revolver à la main. — Borman regarde le comte.) Il me faut l'écarter et entrer dans une chambre où l'on a porté les bagages.)

SCÈNE XI.

CLOTHILDE, d'abord seule, et, peu après, PACHOSKA.

CLOTHILDE. O ciel!... A quels moments suis-je donc livrée?... Complète, malgré moi, du plus horrible anxiété, je ne puis ni secourir l'innocence, ni invoquer pour elle la protection des lois!... Seule, sans appui, dans un pays où je suis étrangère, où tout m'est inconnu, où je n'ose adresser un mot à personne de peur d'être trahie, que puis-je?... Depuis notre départ de Løben, on ne m'a plus permis de m'éloigner un seul instant... Tous les regards m'observent... Ce jeune officier, ce Frøder était le seul en qui je pouvais mettre quelque espoir... Vingt fois, j'ai voulu lui dire la vérité, mais le comte se tenait moi de deviner... Cependant, si je tarde plus longtemps, si nous arrivons au château de Gornem, Maria est perdue!... Ah! ce n'est pas le sacrifice de ma vie qui m'arrête; si je lui supplie, c'est en vain, elle résistera, si je la devinerais avec joie pour racheter mon crime involontaire, et sauver Maria!... A qui m'adresser? Où suis-je?... Qui m'écouterait?... Tout excite mon effroi!

PACHOSKA, entrant doucement. V'la l'autre dame... Si j'y pouvais servir...

CLOTHILDE, apercevant Pachoska. Cette femme!... Ah! si j'osais... Pachoska, a-t-elle vu quelque chose...

CLOTHILDE. Borman était ici... Elle aura reçu des ordres... peut-être celui de me trahir...

PACHOSKA, lui faisant la révérence. Vol' servante, madame...

CLOTHILDE. Ma chère enfant... vous êtes, je crois, l'élégance de cette maison!

PACHOSKA. Oui, madame, oui, pour vous servir.

CLOTHILDE, avec impatience. Oh! de grâce, dites-moi...

PACHOSKA. Oui, madame, oui, tout ce que vous voudrez.

CLOTHILDE. Souvenez-vous encore bien éloigné du château de Gornem?

PACHOSKA. Du château d'Gornem?... Oh! non; vous en êtes tout près, et vous y coucherez c'est sûr... si vous y allez.

CLOTHILDE. Ce soir!... Elle est perdue!...

PACHOSKA. Que dit-elle?

CLOTHILDE. Malheureuse! qu'ai-je fait? Ah! c'est ma comble frayeur, c'est ma criminelle hésitation qui conduit Maria à sa perte inévitable. Je devais tout braver!... Maintenant, quel parti?... Quelle ressource!...

PACHOSKA. Ah! mon Dieu!...

CLOTHILDE. Il me reste un moyen... un seul... il est terrible... c'est d'aller chercher le bandeur qui couvre les yeux de Maria... (Bourdeur s'approche.) et d'implorer le secours...

PACHOSKA. Comme elle me regarde!...

CLOTHILDE. Ah! madame... Au nom du ciel!... Par pitié!... (Maria sort de l'appartement où elle était cachée.)

SCÈNE XII.

CLOTHILDE, MARIA, PACHOSKA, et ensuite PACHOSKY.

MARIA, sortant vite. Madame!...

CLOTHILDE, se retournant vivement. Maria!... (Allant à elle, avec agitation.) O ma fille!... C'est toi?...
 MARIA, étonnée. Mon Dieu! madame, qu'avez-vous?

PACHOSKA. Qui peut vous effrayer comme ça?

CLOTHILDE. Par quel mot commencer? Comment lui dire... lui révéler...

MARIA. O ma mère!... quel donc?

CLOTHILDE, l'embrassant. Infortunée!... Je n'ai pas le courage de lui parler de cœur!... (Elle s'adresse à Maria. Pachoska reste étonnée.)

PACHOSKA, à la porte. Femme! femme! encore un voyageur!

CLOTHILDE. Ciel!

PACHOSKA, qui regarde Clothilde dans le plus grand étonnement. Un... un voyageur!... Attendez... j'y vais... C'est étonnant!

PACHOSKY, apercevant vite. Dépêchez-vous! V va partir tout d'un saut, son domestique l'a dit. C'est un militaire, un officier qui court après quelque chose. (Il s'en retourne en courant.)

CLOTHILDE. Un militaire?... Se pourrait-il?... Ah! courrez! achetez!...

PACHOSKA. Quoi donc, madame?

CLOTHILDE. C'est étranger... (Prière muette.)

PACHOSKA. Le v'la!... le v'la!...

SCÈNE XIII.

CLOTHILDE, MARIA, FEODOR, PACHOSKA.

CLOTHILDE. Dieu! c'est lui!...

MARIA. Feodor!

FEODOR. Maria! (Il lui baise la main.)

PACHOSKA. Tenez, c'est F colonel!

CLOTHILDE. Silence! (A Pachoska.) Je vous en supplie, ne nous trahissez pas!

PACHOSKA. Non, madame, non, n'ayez pas peur. (Elle va alternativement aux différents postes pour écouter.)

FEODOR. O Maria! je vous revais donc encore! Ah! permettez-moi de croire que le destin lui-même, ou plutôt un pouvoir encore plus grand que lui, me guide sur vos traces, et m'a conduit où vous êtes.

MARIA. Quel, monsieur... c'est pour moi?... O ma mère!...

CLOTHILDE. Qui, monsieur, oui, c'est le ciel qui vous a conduit ici pour défendre, pour sauver cette fille intéressante.

FEODOR. La sauver, grand Dieu! Eh! quel nouveau péril menaçait Maria?

MARIA. Madame... que dites-vous?...
 CLOTHILDE. Pardonnez-moi un trouble, un désordre de mes idées!

MARIA. Je vous connais à peine; j'ignore si j'ai le droit de compter sur votre secours; s'il m'est permis de vous confier la défense de cette infortunée?

MARIA. De moi?...
 FEODOR. De Maria?... Oh! madame, si, pour avoir le droit de la défendre, il suffit de l'aimer, de la chérir plus que la vie, jamais un autre plus que moi...

CLOTHILDE, avec joie. Vous l'aimez?...
 FEODOR. Oh! Maria, pardonnez-moi cet aveu...

MARIA. Madame...

CLOTHILDE. Ma fille! ma chère fille, laisse parler ton cœur... (Bourdeur s'approche.) Donnez-lui le droit de l'embrasser au plus affectueux d'usage.

MARIA, avec joie. Vous voulez... (Avec crainte.) Mais, grand Dieu!...

FEODOR, à Clothilde. Au nom du ciel, qui la menace? Quel danger?... Tout mon sang est à elle.

CLOTHILDE. N'écoutez-moi! (Pendant qu'elle parle, Feodor se tient à l'écart, fait un geste de surprise, regarde le comte, et lui montre Feodor. Le comte se penche qu'on devine son nom.) Le ciel lui a peut-être réservé que cet instant, et je dois tout vous dire. Feodor, vous aimez Maria... je vous crois sincère,

loyal, digne de porter cette épée... Maria, oui, Maria vous aime. (Fédor, transporté de joie, saisit la main de Maria, la presse de baisers. C'est un tel moment que le comte paraît.)

PACHOSKA, qui a vu le comte. Tantez-vous!

SCÈNE XIV.

YVAN, FÉDOR, BORISMAN, CLOTILDE, MARIA, et, peu après, CARLS, entrant sans parler.

YVAN, sur la galerie, avec fureur, Fédor!!!...

FÉDOR ET MARIA. Ciel!!!

CLOTILDE. Le comte! (Tous et Borisman descendent rapidement l'escalier. Clotilde s'arrête, et place Boris peu d'écarter.)

YVAN, avec fureur. Téméraire!... vous osez!!! Un tel excès d'audace mérite un récompte! (Il parait la main à son épée.)

FÉDOR, imitant son geste. Monsieur!... (Tous tire à deux épées. Fédor se l'entre-pier.)

CLOTILDE ET MARIA. Arrêtez!!! arrêtez!!!

FÉDOR. Apaisez-vous, monsieur, et donnez-moi d'apprendre la cause d'un courroux que je ne puis m'expliquer. Rien dans ma conduite n'a-t-il mérité, ni complice, ni complice, madame Clotilde peut en rendre témoignage. Je n'ai point offensé mademoiselle en lui offrant mon homologue. Mes vœux sont purs, ma main est libre, et mon rang est assez honorable.

YVAN. C'en est assez, monsieur; madame ni mademoiselle ne doivent en entendre davantage; c'est à moi de répondre pour elles, et je vais vous satisfaire.

MARIA, à Clotilde. A lui!!!

CLOTILDE. Malheureux! Je n'ai pu...

YVAN, à Clotilde. Retirez-vous, je vous l'ordonne, et songez que vous ne répandez de la moindre imprudence? (À Borisman.) Que tout soit prêt, dans un instant, pour notre départ.

MARIA. Quel langage!!! Quoi, madame, il vous commande?...

CLOTILDE. Ma fille... (à part) Si je pouvais... (Haut et s'écriant) sont frappés d'émoussement. Clotilde, après avoir jeté au ciel et sur Fédor un regard déchirant, prend le main de Maria pour l'emmener, et, au même temps, son d'un mouchoir signifiant Pouchek.

(BORISMAN.)

MARIA, sortant!!! (Du geste, Borisman étouffe l'ordre. Clotilde, emmenée par Maria, qui l'aidera, descend par la façade, et, au même temps, Fédor saisit le main de Carls et lui donne un ordre, sur lequel Carls s'est retiré précipitamment. Pendant ces divers mouvements, Pouchek s'est approché de Clotilde. Celle-ci lui saisit le main en la saisissant, Pouchek met la dégrise sur sa bouche, et suit Clotilde et Maria.)

SCÈNE XV.

YVAN, FÉDOR.

YVAN. Écoutez-moi, monsieur. La reconnaissance est sans doute un devoir, mais ce devoir a des bornes, et votre imprudente obéissance à suivre Maria me forcerait à voir en vous, non plus un libérateur, mais un rival.

FÉDOR. Un rival!!!

YVAN. Je n'entrerais point avec vous dans une explication que les plus puissants motifs me défendent; qu'il vous suffise de savoir que la destinée de Maria est à jamais fixée; qu'elle n'a point la liberté de disposer d'elle-même; qu'elle ne peut appartenir ni à vous, ni à qui que ce puisse être; que seul, enfin, j'ai des droits sur elle. Je vous crois homme d'honneur; cette explication, dans ce cas, doit suivre. Que le souvenir des charmes qui vous ont un moment égaré ne soit donc plus pour vous qu'un songe que le réveil a dissipé. Adieu, monsieur! Nous ne devons plus nous revoir, et tous deux, je l'espère, nous oublierons Norich et l'embarque de la forêt. (Il entre dans l'appartement des dames. Fédor reste comme étourdi.)

SCÈNE XVI.

FÉDOR seul, peu après, PACHOSKA, ensuite CARLS, et tous les PERSONNAGES qui sont dans l'escalier.

FÉDOR. Quel nouveau langage!!! quelle étrange apposition!!! Maria n'est pas libre... Cet homme est mon rival!!! Et pourtant, tout à l'heure... elle recevait mes vœux... elle implorait mon secours... Par qui des deux suis-je trompé?... Maria?... Non! c'est impossible... Mais lui, avec quelle arrogance il parlait à madame de Volmar... Comme la surprise, l'indignation, l'effroi se sont peints dans les regards de Maria... Serait-ce contre lui qu'il lançait la détestable? Quel horrible mystère environne cette aimable fille; et je l'ai abandonnée!!! Ab! jamais! jamais!!!

PACHOSKA, venant avec crainte. Monsieur l'officier!!! monsieur l'officier!!!

FÉDOR. Vous voulez quoi?

PACHOSKA. Prenez bien garde que personne ne voie ce que j'ai vu vous dire. (Ils regardent autour d'eux.)

FÉDOR. Quoi donc?

PACHOSKA. Grand un billet de son oncle, et le lui donnant. Tenez!!! lisez vite!!! C'est d'un dame qui... vous savez... là, avec la jeune demoiselle.

FÉDOR, aussitôt précipitamment. De madame de Volmar.

PACHOSKA. Ciel!!!

FÉDOR, bas. « Monsieur, au nom de l'honneur, et d'une infortunée qui vous est chère, laissez-vous de faire savoir au village de Rosenfeld que la fille de Ström existe; qu'elle est à Gornum, et suivez-vous à vous venger lui sauver la vie! » Grand Dieu! quelle horreur l'entrevois!!!

CARLS, aussitôt. Monsieur, les chevaux ont sauté.

FÉDOR, dans le plus grand agitation. Carls, écoutez! le va pas partir sur-le-champ, retournez sur nos pas; reprenez la route de Norich, de Losen; volez sans l'arrêter jusqu'au village de Rosenfeld. Là, demandez à Burner... et donnez-lui ce billet.

CARLS. Ce billet?

FÉDOR. Val cours!!! prends tout l'or que je possède... Il y va de l'honneur, de la vie de Maria!

CARLS. Mais vous... vous, mon cher maître?...

FÉDOR, se courrant à Gornum? Val va! un instant de retard peut être irréparable! (Carls sort dans le plus grand trouble. Clotilde sort précipitamment de l'appartement avec des signes d'effroi.)

FÉDOR, regardant à elle. Dieu!!! c'est vous, madame... Maria?...

CLOTILDE, l'embrassant. Silence!!! Elle est perdue si vous me trahissez... On vient!!! éloignez-vous, monsieur; n'approchez point de Maria, mais suivez-vous en secret.

FÉDOR. Je le jure! (Elle rentre dans l'appartement. Fédor, étonné, confus, reste jusqu'à l'arrivée de Pouchek et les deux dames entrent en foule et entrent à la galerie chercher les bagages. Clotilde, Maria, Yvan et Borisman sortent de l'appartement et se dirigent vers la porte de sortie de la façade. Tous indiquent le départ de Maria. Clotilde jette un dernier regard sur Fédor, et lui tend Maria, et du geste l'embrassant. Le cœur fait un mouvement de fureur. Borisman se place devant elle, et protège et dégage.)

ACTE DEUXIÈME.

Une salle gothique; le fond fermé par des vitraux; devant les vitraux des draperies faussées rideaux. Le tapis des draperies sont levées, on voit derrière les vitraux, qui doivent s'ouvrir dans des jardins étendus; à droite et à gauche sont des entrées; l'une est celle de l'appartement de la touraille; l'autre conduit aux autres parties du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, MARIA.

Maria, émue, sur un lit de repos, dort profondément. Il fait très-chaud jour; son temps brille sur un ciel bleu. Clotilde, debout près de son lit de repos, mais tournée en regardant avec anxiété vers une des portes de fond, est dans l'attente d'une personne qui pourra avoir effrayé.

CLOTILDE. Non... je n'entends aucun bruit... Rien ne trouble encore la calme profonde qui règne autour de nous... Quelle étrange situation!!! On sommes-nous?... Par quelle aventure issue nous a-t-on amenés dans cette habitation, dont l'extérieur n'a point frappé mes regards? Une femme seule parut un moment... Elle alluma cette lampe, jeta sur nous un regard sinistre, et ceux qui nous conduisirent sortirent sans proférer un mot... (Pendant Maria avec attention.) Pouchek Maria!!! Hais! constamment et calme comme l'innocence, tu dors sur le bord de l'écueil!!! Ab! si je voulais tu te laisserais tendre mère! Aimable fille, repose en paix! C'est de mes vœux que le sommeil ne doit plus approcher, et mon courage va redoubler avec le péril qui le menace! Déjà le jour paraît à travers ces draperies... Ah! la lumière dissipe un peu nos terreurs! (Pendant quelques pas, et regardant partout.) Mais dans quels lieux nous a-t-on conduits?... Je n'ose m'éloigner de ma fille... et, cependant, je voudrais découvrir... (Elle brève sur les entrées.) O ciel!!! j'entends du bruit... on approche!!! (Elle rentre rapidement et se place devant le lit de repos. Joana entre par la porte de la touraille, marchant, s'arrêtant, et regardant avec horreur.)

SCÈNE II.

CLOTILDE, MARIA, JOANA.

JOANA, se parlant à elle-même. Il fait jour... on peut entrer... (Haut en regardant sur Clotilde.) La méchante femme!!! (Elle va s'écarter la lampe et ouvrir les draperies; on aperçoit alors la fille à travers les vitraux.)

CLOTILDE, levant de regard tout ses mouvements. Il me semble que c'est la même personne que j'estrois à notre arrivée... Si j'osais... (Joana, en passant et s'arrêtant, lui lance un regard d'indignation.) Mais non... son âge... son regard terrible me laissent bien peu d'espoir.

JOANA, s'arrêtant au milieu de la salle et regardant Maria, sur le lit de repos. Elle dort... Ah... au même endroit où la pauvre Elvire... (Elle s'écarter et se détourne pour entrer au bureau.)

CLOTILDE. (Une voix-je... Elle s'attendrit.)

JOANA. Ah! M. le comte, tout cela finira mal! Le ciel ne laisse pas toujours les crimes impunis!!! (Clotilde s'approche d'elle avec crainte, et d'un air presque supplique. Joana la regarde durement,

et reprend d'un ton brusque.) Madame, vous avez passé une mauvaise nuit; j'en suis fâché; ce n'est pas ma faute; je n'ai plus vingt ans; j'étais seule pour tout faire, jusqu'à ce que les autres sachent rien; et l'on m'a avertie trop tard, hier, pour que votre appartement fût prêt à vous recevoir.

CLOTILDE. Mon appartement?...

JOANNA. M. Orlot m'a aidé; on a passé la nuit, et enfin tout est prêt. Vous pouvez aller vous reposer; vous en avez sans doute besoin, car je vois que vous avez veillé.

CLOTILDE. Oui, madame. Mais, partout ailleurs, comme ici, je ne me fusse point couchée; j'aurais veillé... Je veille toujours près de mes fille.

JOANNA, avec un mouvement d'horreur. De votre fille?... Qui? Vous seriez sa mère, et vous l'avez amenée dans ce château?

CLOTILDE. Ce château?... Madame, je suis en proie, veuillez me dire où je suis?

JOANNA. Où vous êtes?... Mais il me semble que vous devez le savoir.

CLOTILDE. Hélas! je n'ose croire... Au nom du ciel! par pitié pour cette enfant, répondez-moi; sauvez-vous chez le comte de Gomora?

JOANNA. Oui, madame.

CLOTILDE. Cher lui! C'en est donc fait! elle est perdue! (Elle tombe évanouie de douleur dans sa fauteuil, du côté opposé au lit de repos.)

JOANNA. Que dit-elle? serait-ce involontairement?... Oh! pauvre demoiselle!... (Elle s'approche du lit de repos, et contemple Maria endormie.) Mon Dieu, qu'elle est intéressante!... Sa jeunesse, ses traits, le sourire que le sommeil a bûné sur ses lèvres, tout me rappelle l'infortunée dont j'ai reçu le dernier soupir. (Elle s'écrit en pleurant. Clotilde, attentive, étonnée, se lève, et s'approche doucement.) Oui, c'était la même douleur... la même expression... Hélas! je crois la revoir, car c'était là... c'était ainsi qu'elle reposait deux jours avant sa mort.

CLOTILDE, sous effroi et à part. Avant sa mort!... JOANNA, se levant et se tournant. Peuviez-Elvire, je crois le savoir, et je ne puis l'oublier. (Elle se penche vers le lit et baise la main de Maria. Clotilde la regarde avec l'empressement de la jeune sœur. Joana part de la suite, l'attire à elle, la regarde avec une surprise peut-être à l'excès, et Joana laisse tomber son visage dans ses mains pour cacher son trouble.)

CLOTILDE. Vous pleurez?... Ah! madame, puisque le sort de Maria vous touche au point de vous faire verser des larmes, votre âme est donc sensible, compatissante?... Eh bien, prouvez plutôt de cette infortunée; sauvez-la de l'opprobre, de l'infamie!... Ah! madame, je vous le demande à genoux, sauvez ma fille!

JOANNA, le réprimant. Que faites-vous? Hélas! madame, pourquoi l'avez-vous amenée dans ce château?

CLOTILDE. Ah! ne me condamnez pas! Si vous saviez quel enchaînement d'horreurs... Mais vous, vous, qui savez le comble, puis-je espérer?... (Elle regarde Joana avec crainte.)

JOANNA. Non, madame. Non, vous n'avez rien à espérer: je suis esclave. (La regarde.) Puisque, moi-même, je ne puis former ses vœux comme j'ai formé ceux d'Elvire!

CLOTILDE. D'Elvire? O ciel!... quelle était celle Elvire? JOANNA, la fixant. Hélas! ce fut une jeune et bien malheureuse victime! Arrachée du sein de sa famille, on l'amena, comme on vient d'apporter votre fille... mais sa mère ne la conduisit pas... Le désespoir s'empara de son cœur... sa raison s'égarait... on n'en eut pas pitié. Je la vis s'éteindre... mourir... et c'est là, sur ce lit où repose votre fille, que cette infortunée expira dans mes bras!

CLOTILDE, se précipitant vers Maria. Ah! grand Dieu! (Dess d'alarme, elle se lève et presse Maria dans ses bras; elle s'écroule en son sein d'effroi, regarde d'abord comme d'elle, et, voyant Clotilde, se relève et lui sourit.)

MARIA, avec tendresse. Ah! c'est vous?... c'est vous, madame... ma protectrice, ma mère? (Elle lui baise affectueusement le sein; puis, jettant son regard vers d'Elvire, elle s'écroule, et, examinant les objets qui l'environnent.)

CLOTILDE, à Joana. Cachez-moi vos larmes, elle ignore son malheur; il ne faut pas lui donner le coup de la mort! (Joana, surprise, regarde et observe avec défiance Clotilde et Maria.)

MARIA. Quel riche appartement! Comme tout et respire le goût et l'opulence! Ah! à travers ces croisées, des jardins, des bosquets, un parterre émaillé de fleurs! Que cette demeure est agréable! Y resterais-je, madame?

CLOTILDE, regardant Joana. J'espère que non, ma fille.

MARIA. Vous espérez?... Vous n'êtes donc pas la malheureuse de faire ce que vous voulez?... Attendez... je me souviens... Accablée de fatigue, je me suis endormie sur ce lit de repos... Mais vous, madame, vous n'avez donc pas répondu?... Non, vous ne m'avez pas quittée... Plusieurs fois, en dormant, j'ai senti vos baisers sur mon front... et tout à l'heure, en m'éveillant, je me suis trouvée dans vos bras... Oh! ma mère! pourquoi donc, depuis quelques jours, sembliez-vous craindre de me quitter un seul instant? Quand mon père m'ordonna d'accepter vos bienfaits, vous daignâtes me recevoir comme

une compagne, dont les soins vous seraient nécessaires; et maintenant, loin de remplir aucun des devoirs auxquels je me croyais appelée, c'est vous qui semblez me servir et m'excuser que pour moi.

CLOTILDE. Hélas! j'ignorais alors... Ton sort est bien changé! MARIA. Oh! oui!... je n'étais pas orphelin!...

JOANNA, à part. Orphelin!... Ce n'est donc pas sa mère?

CLOTILDE. Chère enfant! Non, tu n'es plus une étrangère pour moi. J'ai contracté, sans le savoir, une obligation sacrée, et je la remplirai au prix de la vie!

MARIA, avec effusion. Ah! madame! (S'écroule et regarde Clotilde.) Mais d'où naissent vos pleurs? Quelle peut être la cause de l'inquiétude affreuse et, depuis quelques jours, vous paraissent plonger?... Vous me cachez vos peines... Mais, hier, à l'auberge d'Herjéhal, vous alliez révéler un grand secret à Fédor, quand Oswald... ce souvenir me glace encore d'effroi... quels regards il jetait sur vous!... de quel ton il vous commandait!... on dirait qu'il a sur vous des droits... Ah! pardonnez, madame, mais je serais bien malheureuse si M. Oswald avait jeté les yeux sur la pauvre Maria!

CLOTILDE, à part. Quel supplice!... (Avec la plus grande affection.) Calme-toi, tu n'auras rien à redouter... tant que je serai près de toi! Quant aux chagrins que je n'ai pu te cacher... ils ont une autre cause... (Elle s'écroule et lève les yeux au ciel.)

MARIA. O Fédor!

JOANNA, à part. Voici qui est étrange!

CLOTILDE, à part. Ce n'est plus elle qu'il faut instruire; captive, que pourrait-elle?... Tentons une autre voie. (Elle regarde Joana, et s'en approche avec crainte... Bnt. à Joana.) Madame, je voudrais vous parler un moment... seule... Pouvez-vous, sans danger, éloigner Maria, seulement quelques instants.

JOANNA. Oui, madame; je vais la conduire dans la pièce voisine; elle fait partie de votre appartement, car vous ne devez point rester ici; et, comme il n'y a que cette porte qui conduise à la tour elle que vous allez habiter, personne ne pourrait y entrer sans traverser d'abord ce salon.

CLOTILDE. Vous êtes bien sûre?...

JOANNA. Soyez tranquille!... (à part.) Tout ceci cache un grand mystère... (Abant à Maria, qui est restée plongée dans ses réflexions.) Grandemoiselle, si vous voulez jeter un coup d'oeil dans votre appartement, je vais vous y conduire. (Maria se tourne vers Clotilde pour le consulter.)

CLOTILDE. Va, ma chère Maria, je ne tarderai pas à l'aller joindre; tu sais que j'aime à l'écouter près de moi! (Elle lui donne sa main, et la conduit jusqu'à la porte de la tour. Joana y fait entrer Maria.)

SCENE III.

CLOTILDE, au moment où, plus, après, JOANNA.

CLOTILDE. Oui, notre position est devenue si affreuse, que la prudence ne peut plus nous être que funeste, et, puisque je fais le sacrifice de ma vie, je n'ai plus rien à ménager, je dois tout hasarder... Fédor aura fait instruire Barner... mais ce secours sera trop tardif... Je suis certaine aussi que ce jeune homme aura suivi nos pas, et qu'il est à Gomora. Voilà, voilà ma seule ressource, si, par le moyen de cette femme, je puis parvenir... Mais, voudrais-elle me servir?... Comment l'espérer?... Je l'ai vue s'élancer, et ses larmes... La voici! Ah! mon cœur se glace! Elle approche... Quel regard elle jette sur moi!... Il faut...

JOANNA, très-doucement. Ne voici; que voulez-vous?

CLOTILDE, se levant avec expression une main de Joana. Hélas! implorer votre pitié; vous demander du secours!

JOANNA, d'un ton de reproche. Du secours?... Vous qui trompez cette jeune personne, en lui persuadant qu'elle est ici chez vous! Vous qui venez aussi de me tromper moi-même, car vous n'êtes point sa mère! Madame, j'ai reçu l'ordre de vous servir, et j'obéis, parce que je suis esclave; mais je n'ai pas reçu l'ordre de louer votre conduite.

CLOTILDE, avec un mouvement de fure. Ah! votre indignation, tout injuste, toute cruelle qu'elle est, redouble mon espoir! Plus je vous fais horreur, plus Maria doit exciter votre pitié!

JOANNA. Oui, oui, ma pitié!

CLOTILDE. Eh bien, ne résistez pas à ce généreux sentiment, soutenez-vous du sort affreux d'Elvire!... Vous frémirez? Ce serait aussi celui de cette infortunée, et vous partageriez le crime de sa mort!

JOANNA, avec interdiction. Non?... Ah! mon Dieu!

CLOTILDE. Non, non, vous n'avez pas un cœur aussi cruel! Je vous coulerai vos larmes!... Ah! madame! ne repoussez pas ma dernière espérance! Sauvez Maria! Exigez tout de votre miséricorde. Ma fortune tout entière est à vous, s'il vous plaît! Vous êtes la seule que je possède... (Il se tait un moment, ses lèvres se dessèchent, ses yeux se remplissent de larmes.)

JOANNA. Ah! répondez!... Jamais, jamais, madame, je ne recevrai rien!... Mais, qu'il ne soit pas vous qui livrez cette pauvre demoiselle!

CLOTILDE. Non! moi, qui me sacrifie, qui donne ma vie pour

la sauter!... (Avec désespoir.) Si vous saviez quelle main de fer m'a conduite où je suis!...
JOHANNA. Est-il possible!...
CLOTILDE. Non, non, j'en prends le ciel à témoin, et c'est à genoux que j'implore...

JOHANNA, le relevant. Madame!... madame!... je vous crois! Il est impossible que vous soyez coupable!... Pardonnez-moi, je ne suis pas méchante, et mon cœur, maintenant, vole au-devant du vôtre.

CLOTILDE. Ah! vous me rendez la vie!

JOHANNA. Non, je ne veux plus être témoin des horreurs que j'ai vues, et, depuis la mort d'Elvire, si j'ai eu le courage de rester dans ce château, c'est dans l'espoir, s'il s'offrait quelque nouvelle victime, de la sauver.

CLOTILDE. Vous?... Grand Dieu! Ah! c'est ici que la bonté divine devait briser pour ma fille.

JOHANNA. Ne nous battons pas trop; surfeit, de la prudence. On ne m'aime pas; on m'observe. Tout le monde, ici, est espion, délateur; le comble est soupçonneux; Borman est un scélérat, et je serais perdue si l'on savait... N'ayons point l'air de nous entendre... Mais si vous avez des amis, des parents, des protecteurs assez puissants, nommez-les-moi; nous pourrions... Profitez surtout de cet instant où personne n'est encore levé au château. Parlez!

CLOTILDE. Toutes mes espérances se réunissent sur un seul homme; c'est un militaire plein de courage, d'honneur, et qui aime Maria. Elle lui doit déjà la vie. Ah! puisse le ciel permettre qu'elle lui doive plus encore!

JOHANNA. Eh bien, ce militaire, où est-il?
CLOTILDE. Il nous suit depuis Norfoll. Hier, seulement, j'ai pu l'entraîner qu'on nous conduisit à Gornor. Son nom est Fédor. Il suffirait de s'informer, d'observer, car j'ai la certitude qu'il erre sans entrave.

JOHANNA. Attendez donc!... Un militaire, dites-vous? Si c'est lui!...

CLOTILDE. Vous l'auriez aperçu?...

JOHANNA. Celui que j'ai vu est un pauvre soldat, assez âgé, fort malheureux... (CLOTILDE donne avec la plus grande attention.) Hier, à la nuit, il s'est présenté à la grande porte, demandant l'aumône et l'hospitalité. On l'a chassé; car, depuis la mort du vieux comte, le château est fermé aux malheureux. Touché de compassion, je suis sortie pour lui porter quelques secours. Je l'ai trouvé assis sur une pierre, regardant toutes les fenêtres, et il m'a fait d'étranges questions.

CLOTILDE. Un soldat?
JOHANNA. Oui. Il m'a demandé si le comte était au château; puis, s'il y habitait, depuis son mariage avec une autre dame. En parlant, il se troublait. D'abord, toutes ces questions me paraissent sans motifs; mais, maintenant que je me le rappelle... Serait-ce la personne dont vous voulez parler?

CLOTILDE, à part. Un soldat a été vu hier à Herjédal! Il allait à Gornor, je m'en souviens. (A JOHANNA.) Ah! c'est peut-être un protecteur bien plus puissant encore! Il faut retrouver ce vieillard, il le faut à tout prix... (On entend de Maria pour des objets personnels.) Grand Dieu! des cris!... (Court vers la porte de la servante.) Ah! ma fille!... (Marie, éperdue, dans le plus grand désordre, court au cri.) Ma mère! ma mère!... et vient tomber dans les bras de Clotilde, comme privée de sentiment. Jenson regarde vers la servante, et, par son geste et son étonnement, indique qu'elle ne sait rien.)

SCÈNE IV.

CLOTILDE, MARIA, JOHANNA.

(Après un long silence, Marie, qui revient d'elle, regarde d'un air égaré.) JOHANNA. Je n'entends, je ne vois personne.

CLOTILDE, levant les regards et les gestes de Marie, qui semble chercher quelque chose d'elle. Ma fille!... ma chère Maria!... qu'a-tu donc?... D'où vient la pâleur... ton effroi... le tremblement qui l'agite?

MARIA, sans joie, tremblant et un peu d'égarement. Oh! ma mère!... je viens de la voir!... Oui, oui, c'était lui!

CLOTILDE. Lui!... Qui, donc, ma fille?

MARIA, tremblant. Ma fille!... Ah! c'est vous qui venez de proposer ce nom!... Je croyais entendre sa voix!

CLOTILDE. Sa voix!... (CLOTILDE fait signe à JOHANNA de regarder dans la cour.) JOHANNA regarde au fond, regarde attentivement, et retire qu'il n'y a personne. Prendre un temps. Marie est tombée dans une profonde rêverie. Elle se voit, comme captivée en raison; se souvient alors les yeux de ses mouchoirs, et pousse un cri.)

MARIA. Oh! mon père!... Non, ce n'était qu'une erreur!... Mais! ou ne son point de la tombel... La mort ne rend pas ce qu'elle arrache à notre amour!

CLOTILDE. Que dis-tu?

MARIA. Ah! madame, pardonnez-moi! Je n'ai pu résister à l'émotion terrible que je viens d'éprouver!

CLOTILDE. Expliquez-moi, je l'en conjure!

MARIA. A peine étais-je entrée dans cet appartement, qu'en-

trainée par une secrète inquiétude vers une des fenêtres de la tourelle, je parcourais d'un œil effrayé les rochers arides et les grottes affreux dont ce château semble environné; tout à coup, un vieillard m'apparut. Il gravissait lentement de rochers en rochers... A sa vue, mon sang se glaça!... Un tremblement universel s'empara de mes membres. Je vis de malheureux chanceler, défaillant, près de périr, et, moi-même, attachée à un plan par un pouvoir surnaturel, mes yeux ne purent se détourner de lui!... Mais, à prodige, à mesure que ce vieillard avançait, le croire-je? je reconnais en lui tous les traits de mon père! (CLOTILDE fait un mouvement, et s'écroule avec elle.) Comme lui, c'est un soldat; il porte le même uniforme; sa taille, sa démarche, ses cheveux vénérables!... Oh! oui, je le vois encore!... Il est devant mes yeux!... C'était bien lui! C'était mon père!...

JOHANNA. Son père!

CLOTILDE. Grand Dieu!... Ma fille!... achève!...

MARIA. La joie et l'épouvante s'emparent de mes sens! Je veux l'appeler, ma voix s'éteint, mes larmes n'ont pas la force de se tendre vers lui!... Il me semble pourtant qu'il me regarde, qu'il s'agit!... Alors ma vue se trouble; je ne vois plus qu'un nuage; je crois que l'ombre de mon père est rentrée dans l'abîme, et moi-même, éperdue, égarée, j'ai fui, et suis venue me réfugier dans vos bras!

CLOTILDE. O bonheur! Le ciel te protège! Il a conduit ton sauveur!

MARIA. Que dites-vous?...

CLOTILDE. Madame, c'est lui!... Voilà l'instant d'exécuter votre promesse... O mon Dieu, achève ton ouvrage!

MARIA. Ma mère!

JOHANNA. Mulonne, que faut-il faire?

CLOTILDE. Il faut... attendez... écrivez.

JOHANNA. Vous ne pouvez, en vous à tout ôter!

CLOTILDE. Les monstres! que je ne puis... (Son agitation est un comble.) Marie se penche effrayée. Tout à coup, son regard se porte sur la jeune personne, et elle jette un cri de joie. Ah! il y va tout droit!... (Bromont se dégage qui court vers la suite de Maria.) Chère enfant, abandonnez-moi ce gage de tendresse, d'amour, que vous retyez de son père!

MARIA. Que faites-vous? Cette écharpe... Ah! madame, j'avais juré de ne jamais la quitter... C'est tout ce que m'a resté de mon père!... Retenez-la-moi!... (Elle se précipite sur l'écharpe que tient Clotilde, et la serre de baisers.)

CLOTILDE. Cruelle enfant!... Marie, je jure qu'elle te sera rendue! (Marie, inondée d'émotion, le regarde en silence. Tient à son Jeanne.) Je mets en vous ma dernière espérance, je vous confie le sort de Maria!... Pourrez-vous sortir du château?

JOHANNA. A toute heure.

CLOTILDE. Courage, volez, cherchez partout ce soldat qu'hier vous avez vu!... (Une larme.) C'est le père de Maria!... Donnez-lui cette écharpe!... Vous un mot!... Rien de plus... Au nom d'Elvire, ne me trahissez pas!

JOHANNA, avec joie. Je comprends... Comptez sur moi! (Jeanne, tenant l'écharpe, s'éloigne rapidement. Clotilde est dans la joie; Marie, se sentant de l'émotion. Tout à coup, Jean et Borman pénètrent, et, comme Jeanne se retourne pour sortir, elle se trouve devant Borman, qui la suit par le bras, et le regarde en silence.)

SCÈNE V.

YVAN, CLOTILDE, MARIA, BORMAN, JOHANNA.

JOHANNA, arrêtée et saisie par Borman. Ah!... (Elle reste immobile et comme glacée.)

CLOTILDE. Dieu!... (Elle reste également comme pétrifiée. Yves fait ce pas, et salue ses regards tout à tour sur Clotilde et sur Jeanne. Un long silence.)

YVAN. Jeanne, où courrez-vous avec tant d'empressement?

BORMAN, faisant comme Jeanne et le plaignant d'avoir le nez. Réponds! (Il se tient derrière elle, et regarde l'écharpe qu'elle cherche à cacher.)

JOHANNA, tremblant. Monsieur le comte... je... j'étais... ces dames m'avaient donné quelques orfres, et j'allais...

YVAN. Vous n'en devez recevoir que de moi!

MARIA, se tournant vivement vers Clotilde. Que de lui!... (Borman, qui est derrière Jeanne, suit l'écharpe et l'arrache de sa main.)

JOHANNA. Ah!... (Elle regarde Clotilde avec effroi, et, à son tour, Marie fait un mouvement et tend les bras, comme si elle était prête pour reprendre son écharpe.)

BORMAN, se rendant à Maria. Cette écharpe est à vous, mademoiselle?

MARIA. Oui, monsieur.

BORMAN, à Jeanne. Où la portiez-vous donc?

JOHANNA. Fallait la poser sur ce meuble (Yvan et Borman se regardent avec attention.)

YVAN, à Jeanne. Conduisez mademoiselle dans son appartement.

GUSTAVE. Barbara! Oui, je promettais ton forfait; mais pour-
rai-je servir la main qui donnera la mort à Maria?

LE MAÏSTRAT. Appelle l'un et l'autre devant ton supérieur,
notre devoir se borne à recueillir l'accusation, pour la trans-
mettre à la justice souveraine, avec le gage de l'accusateur et
celui de l'accusé. Comme chevaliers, remettez-les entre mes
mains.

GUSTAVE. Survivez au habit, et tirez le chapeau de chevalier. Le sort en
est jeté! Monseigneur le magistrat, voici mon gage.

VIVAN. Et moi mon gage, au chapeau de chevalier. Voici le mien.

GUSTAVE. O mon Dieu, tu sais la vérité, protège et défends
ma fille! Je ne puis la souffrir qu'il toi! (A Vivan.) Je vais l'at-
tendre à Stockholm.

VIVAN. Je t'y précéderai. (Gustave, conduit par les magistrats, sort du
château.)

ACTE TROISIÈME

Une salle basse : d'un côté de cette salle est une porte étroite et
voûtée comme celle d'un caveau. De l'autre côté, au face, est
une autre porte, plus haute, plus apparente, ornée de ciselés et
de grosses ferrures. Cette porte, au moyen de grosses chaînes,
s'ouvre de bas en haut, comme un pont-levis. Quand elle est
ainsi suspendue, on peut descendre ou monter, qu'il faut également
lever à moitié; puis on descend du haut; derrière cette salle,
une galerie au grand corridor. Le grand mur qui ferme cette
galerie est orné d'un bois à l'aire, par une grande arête, telle
qu'on en pratiquait dans les châteaux bâtis sur la croupe des
montagnes, pour mieux, dans les parties basses, du jour et de
l'air. Le parajet qui règne sous l'arche est creusé. On aperçoit
dans la lointain, à travers l'arche, un site représentant un pré-
dicement, au milieu de rochers d'un aspect sauvage. Un torrent s'y
précipite si s'y précipite. L'acte tout entier se passe dans la
salle. La salle est dans l'obscurité; le peu de lumière qu'elle
reçoit vient de la galerie. La galerie est éclairée par des lampes,
dont les reflets ardents augmentent le ton rougeâtre des murs de
briques, le paysage est éclairé par la lune, dont les masses
d'ombres et de lumières, pâles et froides, contrastent d'une
manière frappante. — Pour tous meubles : une table et six fau-
teuil antiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

BORMAN, JOANNA, VORBACH, et, peu après, **ORLOF**, entrant.
(Borman, enveloppé d'un manteau, entre par la galerie. Il s'arrête, jette un
regard autour de lui, fait un signe comme pour indiquer à d'autres per-
sonnes d'attendre, puis s'approche silencieusement de la première salle. —
Assis sur une chaise, on voit la galerie, Clothilde, Maria et
Joanna, assises et regardant Orlof et Vorbach. — Clothilde et Maria
paraissent étonnées. Elles d'abord; Maria fait un mouvement pour
sortir de la salle; mais Clothilde, apercevant Borman, retient Maria et le
lui montre avec effroi. — Orlof descend une des deux de continuer leur
chambre; à Maria, d'entrer dans la salle est Borman l'attendant, et à Vor-
bach, de rester dans la galerie. — Clothilde et Maria se précipitent de traverser
la galerie avec Orlof. Vorbach reste au fond, près de l'arche, et Joanna
entre d'un air craintif et étonné.)

JOANNA. Ne dois-je pas suivre ces dames?

BORMAN. Non, remonte au château. (En parlant, il se sou-
lève et se jette sur les bras de Joanna.) Pensez cher le comte; dites-lui
qu'on a exécuté ses ordres. Ajoutez que je l'attendais dans la
salle souterraine, et qu'il faut que je lui parle à l'instant.

JOANNA. Ici?... Il me semble que, pour parler à monseigneur,
vous seriez mieux chez lui.

BORMAN. Faites ce que l'on vous dit.
JOANNA. Mais monseigneur le comte s'appête à partir pour
Stockholm.

BORMAN. Il ne partira pas... cette nuit.

JOANNA. Reviendra-t-il auprès de ces dames?

BORMAN. Non. (Joanna paraît étonnée.) Vous resterez dans les ap-
partements, afin que, s'il survient quelque message, quelque
événement inattendu, vous puissiez venir vous en instruire
ici, vous-même.

JOANNA. Quel message pourrait-il arriver?... Il est minuit?

BORMAN. Joanna, jamais d'observation. Allez!

JOANNA. Avec respect. Je vais, monseigneur, je vais. (Elle sort, em-
portant le manteau, reprenant le chemin de la galerie, et descendant une
grande escalier pour Maria. Vorbach, qui paraît étonné, avec impatience,
la suit du regard, puis entre précipitamment dans la salle.)

VORBACH. L'heure vient de sonner : on m'attend, faut-il
partir?

BORMAN. Oui. Tu es bien sûr du maître de la chambrée où
Gustave passe la nuit?

VORBACH. Comme de moi-même.

BORMAN. Il l'ouvrira sa chambre?

VORBACH. Elle lui ferme pas.

BORMAN. Quelle ardeur a-t-elle choisie? (Vorbach secoue un hochet.
Bientôt.) Bientôt d'ailleurs, point d'empêchement.

VORBACH. Incrédulité, se remuant les poignets. Ce n'est pas la pre-
mière fois.

BORMAN. Maintenant, écoute bien. La cloche du beffroi, à
toute heure, mais surtout pendant la nuit, résonne et s'en-
tend au loin. Va, pénétre dans la chambrée, et tiens-toi prêt.
Si Gustave doit partir, un coup de la cloche du beffroi te ser-
vira de signal, et soudain tu frapperas!

VORBACH. Mais ce signal peut nous trahir?

BORMAN. Rassure-toi : la cloche de la tour, souvent, par un
seul coup, annonce, au château, le départ ou l'arrivée de
quelque personnage important; cela n'exclut aucun évenement,
surtout quand le comte est ici. Cette nuit, si la cloche
retient, ce ne sera que pour toi.

VORBACH. A la bonne heure! Quant aux conditions...

BORMAN. Ici, demandez. Vous après l'acte, deux heures. Voilà le prix
que l'a demandé le maître de la chambrée... Ceci l'appar-
tient. Si le coup s'achève, fais donc autant pour chacun.

VORBACH. Donnez le signal!... A propos, quant aux suites,
monseigneur répond...

BORMAN. De les jours.

VORBACH. Adieu!

BORMAN. Tu n'as bien entendu?

VORBACH. Un coup du beffroi... tout est dit; sinon, je reviens.

BORMAN. Part!... (Borman se retire jusqu'à la galerie. En ce moment,
Orlof revient. Borman le suit par la salle, et s'approche précipitamment. —
Vorbach est sorti.) Orlof, tu as été témoin de la scène terrible qui
s'est passée hier? Oui, le père de Maria, ce Borman, que je
croyais en Irlande, c'est Gustave... et Gustave à Gornia!...

ORLOF. Tu sais par quels moyens je puis encore conjurer cet
effroyable événement? Tout est prêt. Vorbach est parti. Le
comte va venir. Ne soit à la tour du beffroi, saisis la chaîne,
et sois prêt à répondre au signal qui paraîtra d'ici.

ORLOF. Complet sur moi, le suis ce que Vorbach doit faire.
Fort bien! Mais que faites-vous de Clothilde? Je devais, cette
nuit même, la conduire hors de la Suède.

BORMAN. Je chargerai Lugner de ce message, moins impor-
tant. Il n'a pas encore vu Clothilde, il sera peu touché de ses
plaintes; d'ailleurs, je suis sûr de son dévouement.

ORLOF. Il est fidèle...

BORMAN. Fais! Entends du bruit!

ORLOF. C'est le comte. Le voici!...

BORMAN. Va à la tour. (Il sort. Le comte entre et le regarde avec sur-
prise.)

SCÈNE II.

VIVAN, BORMAN.

VIVAN. avec hauteur. Orlof sort de cette salle. (Monstrant la porte du
souterrain.) La porte du souterrain qui mène à la chapelle n'a
point été ouverte... Clothilde est donc encore ici?

BORMAN. avec arrogance. Oui, tiens-toi le comte.

VIVAN. Et tu vois me sans dire que mes ordres sont exécutés?
Pourquoi donc ne m'as-tu pas obéi?

BORMAN. Monseigneur le comte, il s'agit de nous sauver l'un et
l'autre : agissons de concert et ne parlons point d'obéissance.

Vous craignez sur Clothilde sont châtiments. Je sais qu'il est
pressant de l'éloigner d'ici, et, cette nuit, elle sortira du châ-
teau. Mais n'oubliez pas qu'avant elle s'élève le danger; il
restera tout entier et plus grand, plus inévitable que vous
n'imaginiez.

VIVAN. Que veux-tu dire?

BORMAN. Il est, Gustave seul vous accusait; il était sans
preuves; ses cris n'en étaient point tenus lieu, et, dans une
procédure longue et compliquée, avec de l'or, du temps et du
faux-fer, on l'eût fait échouer. Tout est changé : les preuves
sont venues. Féodor est à Gornia!

VIVAN. Féodor?... Il est donc vrai?

BORMAN. Aussitôt tout s'est éclairci entre Gustave et lui.
Deja des courriers vont sur toutes les routes que vous avez
parcourues avec les vôtres. Les témoignages arrivent de toutes
parts. Ardent, impétueux, enflammé par l'amour, Féodor
atteste partout que la fille de Gustave est dans votre château.

Heureux, vous entendrez les cris de vos vassaux furieux; vous
verrez contraint d'ouvrir les portes ou de les briser, et
vous pourrez jurer si Gustave osera de visiter ces souterrains.

VIVAN. Grand Dieu! que m'apprends-tu? Féodor et Gus-
tave sont unis pour ma perte, pour m'arracher Maria!

BORMAN. Maria, la nuit est à peine au milieu de nos vœux; pos-
sibilités de son ombre. Toi, fuis avec Maria; les chevaux des-
tinés au départ de Clothilde te serviront pour enlever la
fille de Gustave. Va, cours! (Borman fait un geste de refus.) Qui te
retient? qui l'arrête?

BORMAN. Quel chemin prendras-tu-nous? Quoi! supposez-
vous qu'un père, un oncle, des magistrats, n'ont pas prévu
qu'on pouvait éloigner secrètement une jeune fille? Mais
quand je parviendrais à la dérober, traverserai-je un vil-
lage, un hameau, sans que ses cris ne m'accusent, ne m'ar-
rêtent? Ne sais-elle pas que son père existe, que Féodor la

cherche partout ! La faire sortir de ces murs, c'est la rendre à Gustave.

IVAN. Il est vrai, Borman, que résoudre ? quel parti prendre ?

BORMAN. Moutant la main de comte, le regardant fixement, et après un silence. Re-louchez-vous la honte, le misère, l'infamie ?

IVAN. Plus que la mort.

BORMAN. Eh bien, je puis encore vous servir.

IVAN. Toi ? Parle...

BORMAN. Tachant avec défiance. Si la fille de Gustave n'était point entrée dans ce château, qu'a présent même elle n'y fût pas, qu'on ne pût la retrouver nulle part, qui pourrait prouver que nous l'avons eue ? On nous accuse, on nous nous-mêmes les portes ; approuve Gustave, Féodor, tous vos vassaux... Ou bien, si l'on juge prudent d'expliquer quelques témoignages qui pourraient laisser des soupçons, il faut paraître une jeune Suédoise ; elle se nomme Maria ; mais elle n'est point la fille de Gustave, et personne ne la réclame.

IVAN. Mais Féodor... il a vu Maria !

BORMAN. Féodor, confondu, est contraint à se taire ; s'il persiste, on l'accuse : on suit ses parents ; celle de Gustave ! De l'or, de l'or, et je réponds de tout.

IVAN. Oui, oui ! Borman, j'embrasse avec ardeur ce projet que le ciel inspire ! il faut offrir à tous les yeux une autre Maria, forcer l'opprobre à se déchaîner contre nous... (s'adressant tout à coup, et d'un ton bas, à l'oreille d'un seul auditeur.) Mais la véritable Maria ! Tu trouves impossible de la soustraire aux regards ? Elle sera toujours là.

BORMAN. J'ai supposé qu'elle n'existerait pas. (La comte recule avec effroi.) Monsieur le comte, je vous en conjure, ne vous effrayez point : voyez sur quel alibi nous nous plaçons tous les deux ! Envisagez l'horreur de vous voir dévoué par Gustave, insulté par Féodor, béri par un jugement infamant, chassé de vos domaines, outragé par vos derniers vassaux ! Vous frémissez... Nous sommes seuls... sans témoins ; personne n'a vu Maria. (Il ouvre la porte de derrière.) Jetez un regard dans ce caveau profond... le jour, dans son éblouissement qu'il peine, et il ne peut résister sur nous ; les traîtres les plus sages y resteraient étouffés ; un soupçon glisse sur le gouffre épouvantable où le torrent s'engloutit, et jamais rien ne sort de cet abîme. Un mot, quelques secondes, tout est fini... Vous gardez le silence ? Je tais...

IVAN. Ici seulement la main. Arrêtez, misérable ! ce fer la vengerait sur toi ! (Borman garde son silence. Borne, et jette sur le comte des regards effrayés.) Barbare ! Oui, je pourrais l'immoler instantanément dans ma fureur jalouse ; mais, sans que la colère eût allumé mon sang, traîner une femme dans ce caveau lugubre, l'égarer profondément, rester assis à ses côtés, et souffrir dans mes bras un corps palpitant pour le précipiter au milieu des rochers ? Non, je n'ai point l'exécration courage de me soulever à ce prix.

BORMAN. Et moi, je ne prétends point porter ma tête sur l'échafaud, pour vous avoir servi. Il y a de ma vie, et je la défendrai par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. (Il fait un mouvement pour s'éloigner.)

IVAN. Que vas-tu faire ?

BORMAN. Puisque votre funeste amour m'empêche d'anéantir la preuve du crime ; eh bien ! j'attendrai du moins la voix de l'accusateur. Le coup est moins certain, je le vois ; il laisse encore des traces ; mais il ouvre mille chances, et, quand on marche à la mort, c'est beaucoup de pouvoir l'arrêter.

IVAN. Achève ! Quoi, tu serais le maître...

BORMAN. Des jours de Gustave. Oui, sans sortir d'ici, à l'instant, si je l'ordonne, il expire.

IVAN. On ne saura jamais quelle main l'a frappé ?

BORMAN. Jamais !

IVAN. Attends, Borman, je ne demande qu'une heure... une heure seulement pour réparer toutes mes fautes, étendre toutes les hautes, sans qu'un forfait averse souille les murs et les miroirs ! Maria suit tout, je lui ai tout dit. Eh bien, c'est par elle que j'espère encore ! Si, plus cruelle que moi, elle te repousse ma prière, avant une heure tu seras maître de la vie de Gustave ! Va, cours chercher Maria. Le sort de son père va dépendre d'elle seule !

BORMAN. Je vous comprends ! Mais, en cas de résistance, vous promettez de me laisser agir ?

IVAN. Je le jure !

BORMAN. Je vais chercher Maria.

SCÈNE III.

IVAN. Seul. Puisse le ciel m'ouvrir encore cette voie pour sortir de l'abîme sans encombre d'un nouveau forfait... Cependant, quel hymen ! quel avenir... Il est encore moins affreux que l'horreur de répandre le sang ! Jamais, jamais ses traces ne s'effacent entièrement ! Le temps, la lombe, les remords, rien ne l'apaise ; il s'en élève mille vengeurs... Ah ! si Maria pouvait me pardonner... Non, c'est impossible !

Mais je puis la contraindre, et c'est ma seule ressource ! La voici ! (Clothilde et Maria entrent, armées par Borman.)

SCÈNE IV.

IVAN, MARIA, CLOTHILDE, BORMAN.

MARIA, s'avançant avec Clothilde, tous les deux. Bien quel affreux séjour nous s'éton fait descendre ! Dois-je nous servir de tous deux ?

CLOTHILDE, riant avec ironie. Que vois-je ? Quel espoir vient ranimer mon cœur ? Je reconnais ces lieux ! C'est par ici qu'il faut nous enfoncer dans ce château... Voilà la porte du souterrain... Ah ! va-t-elle se rouvrir pour nous rendre la liberté ?

MARIA. La liberté !.. Se pourrait-il... Je retournerais mon père ?

CLOTHILDE, s'avançant le comte qui s'approche. Dieu ! le comte est ici ! (Maria, effrayée, se jette dans les bras de Clothilde.)

IVAN. Maria, je viens d'embrasser le vœu que votre cœur adresse au ciel ! Vous demandez votre père ? Eh bien, il va dépendre de vous de le revoir, de l'embrasser cette nuit même.

MARIA. Oh ! n'ajez entendu !.. O madame ! ma mère ! je pourrais !.. Ah ! mon Dieu ! le comte ! c'est à genoux...

IVAN. L'arrêtez. C'est moi qui vais vous supplier de ne pas m'ôter le pouvoir de le rendre à votre amour, et de réparer un crime dont je me accuse avec désespoir !

MARIA, avec crainte et surprise. Vous ?

CLOTHILDE, à part. Quel motif me pousse à tout cela ?

IVAN. Vous savez tout, Maria ; j'ai rompu le pacte fatal !.. Le testament qui désolait votre père, maintenant un condamné, si Gustave paraît avec vous devant la cour supérieure !

MARIA. Oh ! je vous jure !

IVAN. Ne parlez point de grâce, de pardon, de générosité !.. Je ne m'exposerai point à ces chances douteuses. Je ne veux point y croire. Gustave doit me haïr ; si je l'épargne, je suis perdu. Il me l'a dit : l'un de nous doit être sacrifié ; et, placé, par son sort fatal, entre une perte inévitable et la nécessité d'un crime, avant une heure, j'aurai choisi... A moins qu'un être bien cher à tous les vœux, plus fort par l'amour qu'il inspire, que l'intérêt, la haine, la vengeance, ne le place entre nous comme un étage sacré, comme un ange de paix, de réconciliation...

MARIA, regardant Clothilde, et se tournant vers elle. O mystère ! que dit-il ?

CLOTHILDE. Je n'ose expliquer sa pensée !

MARIA, avec effroi, et regardant le comte. C'est ! vous oseriez ?

IVAN. Ce n'est plus moi qui parle, c'est une loi terrible qui commande, et tous les deux nous sommes devant de grands malheurs, si, moi-même, outrant à votre père les portes du château, je peux lui dire : « Venez, Gustave, et pardonnez ; voilà votre fille, et je suis son époux ! »

MARIA. Vous !.. (Tombant dans les bras de Clothilde.) Ah ! malheureuse !

IVAN, presque à genoux. Maria, au nom du ciel... au nom de votre père !.. Je n'ose vous parler de mon funeste amour !

MARIA. Moi, votre épouse !.. Non, promettez d'aimer celui qui me vouait à l'infamie !.. Jamais !.. Donnez-moi plutôt la mort !

IVAN. Qu'osez-vous dire, Maria ? Je désiste ma faute, je déplore ma fatale erreur ; mais enfin je vous sortirai vainqueur de cette lutte effroyable ; il le faut, et je le puis. Les jours de votre père sont en notre pouvoir. La main qui doit percer son cœur tient le fer levé sur lui. Je ne serai pas même le maître de l'arrêter. Faut-il vous dire le dard ? Seul, je combats pour lui ! seul, je suspens encore le trépas qui plane sur sa tête, et le refus cruel qui sort de votre bouche est le signal qu'on attend, que je rebats malgré vous-même, et qui va retentir à tous les périls ! (Il dague Borman, qui fait un mouvement comme s'il était prêt à partir.)

MARIA. Arrêtez !

MARIA. Non ! Dieu ! qu'ordonnez-vous ?.. Moi, son épouse !..

IVAN, se jetant à ses genoux. C'est moi qui vous conjure de m'épargner un crime !.. Il va périr !

MARIA. Non, non, je dois sauver mon père... et je me sacrifie !..

IVAN, se relevant précipitamment. Venez !

CLOTHILDE, saisissant le bras de Maria, et la relevant. Non, monsieur le comte, cette fille infortunée n'ajoutera pas à ses malheurs celui de se livrer elle-même ! J'ai trop appris à connaître votre âme pour ne pas pénétrer cette nouvelle imposture... Gustave n'est pas en votre pouvoir, au lieu d'un crime déjà plus... (s'avançant de l'avant.) Oui, vous tendez un piège à sa fille, car des hommes tels que vous ne s'arrêtent point devant un crime !

IVAN. Maria, ne croyez point cette femme !

CLOTHILDE. Elle en croira mon malheur et ma honte ; elle a devant les yeux mon exemple effroyable, et les liens sacrilèges (monstrueux liens) qu'il m'a fait contracter ! Un hymen avec vous !... secrètement formé, peut-être, sous ces voûtes ? Grand Dieu ! qui lui garantirait la sainteté de cette union ? Non... non... ma fille, mourez plutôt que d'appartenir à ce monstre ! mais mourez vertueuse, et vous serez moins à plaindre que moi !

MARIA. Oui, oui, ma mère, vous venez d'éclaircir mon cœur ! Vous rendez le courage à la fille de Gustave !... Je mourrai dans vos bras, fidèle à Frédéric ! (Borman fait un mouvement pour sortir.)

YVAN. Maria, en vous aimant, je vous le jure ! MARIA. Laissez-moi, emmenez-moi ! Vous n'avez plus que le pouvoir de m'arracher la vie !

YVAN. C'est vous qui m'y forcez !... Eh bien, vous serez satisfaite. (A Borman) Va, qu'il meure ! (Borman tire un pistolet de sa poche, l'arme, et court vers la porte, menaçant Maria.) Ce n'est pas sur ma tête que son sang retombera !

MARIA. Dieu !

CLOTHILDE. Arrêtez !... (Au même instant, Borman tire.)

MARIA ET CLOTHILDE. Ah !

MARIA. Je jetais aux genoux d'Yvan. Sauvez mon père, je suis à vous !

YVAN. Grand Dieu ! Borman, court, vite, arrête le signal, au prix de tout. (Un coup de cloche du dehors.) Il n'est plus temps !

CLOTHILDE. Juste ciel ! ma fille !

MARIA. Vous m'avez fait tuer mon père ! (Elle tombe prostrée évanouie dans les bras de Clothilde. Yvan est couronné. Borman paraît triomphant. Joanna entre d'un air trouble, effrayé.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, JOANNA.

(Clothilde a conduit Maria sur un siège, et se tient près d'elle. Joanna, en entrant, regarde tout le monde sans oser parler d'abord.)

BORMAN, éberlué Joanna. Joanna, que venez-vous annoncer ? Pourquoi ce trouble-là ? (A part.) Il est impossible que déjà...

YVAN. Parlez !

JOANNA. Jetait un regard inquiet sur Clothilde et Maria. Moutrement la comte, un spectacle horrible vient de frapper mes regards ; à peine ai-je eu la force d'accourir jusqu'ici. On vient d'apporter un écheveau le corps d'un malheureux, percé de coups, baigné de sang ; il aspirait.

YVAN, regardant Borman avec étonnement. Que dit-elle ?

BORMAN, frappé de surprise. Jo ne puis comprendre...

CLOTHILDE, se plaçant devant Maria, comme pour l'empêcher de révéler et d'entraîner Joanna. Il est donc vrai !... (Joanna semble vouloir faire entendre quelques choses à Clothilde, et s'en occupe.)

YVAN. (Qui est en même temps.) (Clothilde, du geste, supplie Joanna d'épargner Maria. Joanna semble lui faire signe de ne rien craindre.)

JOANNA. Je n'ai pu, monsieur le comte, reconnaître ses traits. (Elle regarde encore Clothilde. Yvan et Borman se regardent avec un silence.) Mais on vous cherche partout... N'allez-vous point paraître au château ?

YVAN, à Borman. Oui, viens, courons éclaircir ce mystère.

BORMAN, le retenant. Que faites-vous ? Laissez Maria dans cette salle ouverte ! Préparez-vous d'abord contre tout événement. Faisons partir Clothilde, et que Maria reste seule ! (Borman le conduit.) Là ! c'est un lieu sûr !

YVAN, effrayé. Quoi dans ce caveau !... Quel projet formez-vous ?

BORMAN. Aucun ! l'événement décidera. (Il va ouvrir la porte du caveau. Tous deux vont vers la porte. Clothilde et Joanna se sont rapprochées, et semblent murmurer Maria.)

BORMAN, se retournant et montrant le caveau. Joanna, conduisez Maria dans cette salle.

JOANNA, du ton de l'effroi. Là ! (Elle regarde le comte. Yvan, du geste, lui indique l'entrée.)

BORMAN, s'approchant de Maria et la prenant par la main. Venez, venez, Maria, vous ne pouvez rester ici !

CLOTHILDE, qui s'est approchée vers l'entrée du caveau, et y a jeté un regard. Dieu ! où la conduisez-vous ?

BORMAN, sans oser. Clothilde !...

MARIA, se levant, et s'approchant vers Borman et Joanna. Soutenez-moi ! j'y vais à l'instant ! (On la conduit au caveau.)

CLOTHILDE, courant se jeter aux genoux du comte. Ah ! monsieur le comte, vous n'avez pas ordonné sa mort ?

YVAN, le relevant. Non, non, ma chère, rassurez-vous !

CLOTHILDE. Eh bien, pourquoi l'entraînez-vous ? (Le comte sortir dans le caveau.) Ma fille !... Ah ! laissez-moi la suivre ! (Elle se précipite vers le caveau. Borman se place devant elle et lui en ferme l'entrée.)

BORMAN. Demeurez ! (Elle reste frappée du terreau, et reste comme pétrifiée. Borman ferme la porte ; puis il fait signe au comte de s'éloigner.

on lui faisait signe qu'il se cachait Clothilde. Vous sortez d'un air étonné et craintif.)

SCÈNE VI.

BORMAN, CLOTHILDE, JOANNA.

BORMAN. Madame, tout est prêt pour votre départ ; vous allez quitter le château. Point d'objection. Un homme, qui vous est inconnu, viendra, dans un instant, vous prendra dans cette salle. Vous sortirez par le souterrain qui mène à la chapelle. Une chaise de poste vous y attend. Tout est prévu : vous n'avez qu'à suivre votre conducteur, et garder le silence. Demain vous serez hors du territoire de la Suède...

CLOTHILDE. Et Maria, qui va-t-elle devenir ?

BORMAN. Clothilde, ne cherchez pas à vous perdre sans pouvoir la servir. Dejà, deux fois, vous vous êtes inutilement exposée, et, sans moi, c'en était fait. Toutes les preuves de notre crime doivent être anéanties, et je ne répondrais plus de vos jours si le comte vous retrouvait ici.

CLOTHILDE, à part. Ils vont l'assassiner !

BORMAN. Restez ici, Joanna. Laissez va descendre ; vous resterez madame entre ses mains, et vous viendrez aussitôt m'annoncer son départ.

JOANNA. Monsieur, j'obéis. (Borman jette un regard partout et revient à la porte du caveau sans oser qu'elle est bien fermée.)

JOANNA, à part. Sans le père du comte. Si Gustave n'a point péri, elle n'en sortira point ! (Il s'élance. Joanna voit ses mouvements sans impulsion, elle semble pressée de partir à Clothilde. Elle est, attendant les pas de Borman qui s'élance, sort tout d'un coup de son anxiété et s'éloigne vers lui.)

CLOTHILDE. Ah ! (Comme elle se courait, Joanna la saisi par le bras, l'arrête, et lui fait signe de se cacher. Clothilde, étonnée, regarde Joanna, et Borman sort en marchant vite comme un homme qui se décide brusquement.)

SCÈNE VII.

CLOTHILDE, JOANNA.

JOANNA. Il est parti !... Enfin, madame, je peux vous parler ; rassurez-vous, reprenez courage ! J'ai l'espoir de sauver la jeune demoiselle.

CLOTHILDE. Vous ?

JOANNA. L'homme assassiné que l'on vient d'apporter au château n'est point son père.

CLOTHILDE. Vous savez ?

JOANNA. Je sais tout. C'est le misérable qui, lui-même, était chargé d'assassiner Gustave.

CLOTHILDE, Grand Dieu ! Mais qui a pu vous dire ?

JOANNA. Frédéric !

JOANNA. Récitez, écoutez, madame. J'étais à peine rentrée dans les appartements du château, qu'une heureuse inspiration m'en conduisit à la fenêtre d'où la jeune demoiselle avait aperçu son père. Je jetai mes regards sur les rochers que la lune éclairait, et soudain, presque au pied du mur, j'aperçus un jeune homme ressemblant à celui que vous m'avez dépeint. Aussitôt, comme personne ne pouvait me surprendre, je prononçai assez haut le nom de Frédéric : c'était lui !.

Il agita un mouchoir ; je répondis au signal ; il fait éclater sa joie ; puis, ramassant une pierre et l'enveloppant de quelque chose, il me fait signe de m'éloigner, et laisse ce billet dans ma chemise (il le tire de sa poche.)

CLOTHILDE. Un billet !... Ah ! voyons !

JOANNA. Lisez.

CLOTHILDE. Lisez, pendant que Joanna observe de son côté. « Gustave est mort ! Son meurtrier vient de tomber sous mes coups ! (Qui que vous soyez, protégez Maria, sauvez son courage ! Si vous pouvez s'infiltrer dans le château et lui rendre près d'elle, son père et son époux ne méritent point de honnes à leur reconnaissance ! » Ah ! n'était possible !...

JOANNA. J'ai répondu : « Descendez la colline, suivrez la course du torrent ; gravez les rochers du précipice, et tâchez d'atteindre jusqu'au mur du rempart. » (Elle montre l'arche qui est au fond.) Il y est peut-être parvenu.

CLOTHILDE. Voyons, voyons ! (Elles courent toutes les deux regarder par l'ouverture du grand escalier.)

JOANNA. Oui ; tenez, là, sur ce rocher !

CLOTHILDE. Ah !

JOANNA. Silence !. Il approche !

CLOTHILDE. Dieu ! comment franchira-t-il cette étonnante distance ?

JOANNA. J'y ai songé !... Là, j'ai caché tout à l'heure... Attendez ! (Elle sort par la galerie.)

CLOTHILDE. Je n'ose tourner les yeux vers cet horrible précipice !

JOANNA, éperdue, au grand étonnement. Allons, madame, du courage !... Vous voyez que Joanna vous sert comme elle l'a

promis... Hélas! nous!... Lugner ne peut tarder à descendre! Il faut partir... (Tout se perdait, elle est descendue le cordage.) Attachez ce bout à l'une des colonnes; moi, je vais lui jeter l'autre.

CLOTHILDE. Je comprends! (Clothilde tourne un des bouts de la corde autour d'une colonne. Joana court, jette l'autre bout par-dessus le rempart, et file toute la corde.)

JOANA. Il saisi le cordage... il s'attache aux nerfs... il mourra!

CLOTHILDE, tombant à genoux surprise de la colonne. O mon Dieu, protège ce jeune homme!

JOANA. Prenez garde! Tenez-vous bien!... (se penchant.) Dansez, donnez-moi la main. (Féodor parle.) Le voilà!

CLOTHILDE, courant à lui. Ah! Féodor!

JOANA. Chut!

SCÈNE VIII.

FÉODOR, CLOTHILDE, JOANA.

FÉODOR. Oh! madama, est-ce bien vous que je revois, mais dans quel sejour? Et Maria, Maria, où donc est-elle?

CLOTHILDE. O Féodor, saluez cette infortunée! Les monstres ont résolu de lui donner la mort.

FÉODOR. La mort! grand Dieu!

CLOTHILDE. Votre agnate est là, dans un horrible enlèvement déjà dans son tombeau.

FÉODOR. Maria! jadis ci! Ah! je l'en arracherai... Mais ces portes, comment les briser?

JOANA. Silence! on pourrait vous entendre; attendez, je me suis trompée...

FÉODOR. Que va-t-elle faire?

CLOTHILDE. Fiez-vous à cette femme.

JOANA, ramenant avec une hache de fer. Tenez.

FÉODOR, avec joie. Ah! donnez-le (il va pour briser la porte.)

JOANA. Arrêtez, vos coups seraient inutiles. Tâchez de soulever la serrure. Le temps a déjà rongé le fer; surtout, peu de bruit. (Féodor travaille à soulever la serrure.)

CLOTHILDE. Hâlez-vous... on doit venir. (Joana court regarder au fond.)

FÉODOR. Je ne puis parvenir...

CLOTHILDE. Redoublez!...

JOANA, du fond. Je n'ai rien... je n'entends rien encore...

CLOTHILDE. Courage!

FÉODOR. La porte cède... elle s'ouvre... Maria! (il se précipite dans la caverne.)

CLOTHILDE. Ma fille!... (Prête à rester sans dans la caverne, elle se retourne vers Joana, qui lui fait signe qu'elle s'en va. — Féodor repousse, secouant Maria dans ses bras. — Elle paraît sortir d'un sommeil ébroué.)

SCÈNE IX.

LES SŒURS, MARIA.

CLOTHILDE. La voici!... A peine a-t-elle repris ses sens!...

FÉODOR. Chère Maria!...

CLOTHILDE. Reviens à toi, ma fille! rappelle ton courage!... C'est Féodor qui te soutient dans ses bras!

MARIA. Féodor!... Dieu! c'est lui!

FÉODOR, se mettant à genoux. Oh! fille de Gustave, votre père connaît, et bénit notre amour!

MARIA. Mon père!... Ah! Féodor, je vous revois trop tard! mon père n'est plus!

CLOTHILDE. Il existe!

FÉODOR. Je le jure!...

CLOTHILDE. Et c'est lui qui a sauvé ses jours!

MARIA. Vous, Féodor! O ciel!... ne m'abusez pas?

FÉODOR. Non, Maria. Les vœux se sont réalisés; Gustave se met à leur tête. (A Joana.) Vous qui m'avez conduit jusqu'ici, comptez sur mon courage! C'est une amante, une épouse que Féodor va défendre! Partez! Comment sortir de ces lieux?

CLOTHILDE. Est-il une autre issue que la galerie qui conduit au château?

JOANA. Ce souterrain impénétrable... Ces précipices... Voilà tout!

CLOTHILDE. Attendez!... Joana... ce souterrain, par lequel je dois sortir, m'a semblé faire de longs détours; arriverai-ou plutôt à la chapelle en suivant la torrent?

JOANA. Oui, madame, beaucoup.

CLOTHILDE, réfléchissant. L'homme qui va descendre ne m'a point vu... Je dois garder le silence, et me laisser conduire...

O ciel! peut-être vais-je sauver cette fille infortunée au prix d'un grand sacrifice!... (Elle embrasse tendrement Maria.)

FÉODOR. Que voulez-vous dire?...

MARIA. Ma mère...

CLOTHILDE. Ah! tu ne peux pas comprendre ce que m'inspire ma tendresse pour toi!

FÉODOR. Vous pourriez le sauver?

CLOTHILDE. Je l'espère! Mais il faut...

JOANA. Paix!... (Tout se moule écoute. — Bruit très-éloigné.)

FÉODOR, tirant son épée. J'attends!

CLOTHILDE. Arrêtez!... (Secouant Maria.) Au nom de ses jours, comblez-vous à ma tendresse! obéissez en aveugles!

FÉODOR. Ordonnez!

JOANA. Parlez, madame!

CLOTHILDE, à Féodor. Crêchez ce fer et ce cordage. (A Maria.) Maria, un homme va descendre, ne l'effrayez point; il vient le chercher, laissez-le conduire... Ne dis pas un seul mot; suis ton guide jusqu'au bout du souterrain; Féodor sera dans la chapelle.

MARIA. Et vous?... Vous, ma mère?

CLOTHILDE. Moi!...

JOANA. On vient!...

CLOTHILDE, à Féodor. S'il le fallait, tenez-vous prêt à la défendre.

FÉODOR. Vous tenez!...

JOANA. C'est Lugner!...

MARIA. Je frémis!

CLOTHILDE. Du courage!... O mon Dieu! tu sacrifies est fait! Prends une vie pour la sienne. (L'embrasement et le bruit dans un trou.) Adieu, adieu, Maria!... C'est pour toujours!...

MARIA. Féodor!... Ma mère!...

CLOTHILDE, à Maria. Reste! (A Féodor.) Suivez-moi! (A Joana.) Et vous, veillez sur elle! (Clothilde embrasse Féodor dans la caverne.)

Lugner et un autre homme poursuivent dans la galerie.)

JOANA, à Maria. Restez là, ma chère! (Les deux hommes s'écroulent dans la galerie. — Joana, trébuchant, s'est faite au pas. — Maria, immobile, est restée près de la porte de la caverne.)

SCÈNE X.

BORMAN, LUGNER, MARIA, JOANA, UN HOMME, portant une petite lanternes.

LUGNER, à son compagnon. Voilà la dame que nous devons conduire... l'autre est Joana... La connais-tu, toi?... (il lui agite que non.) Personne au château ne l'a vue!... (il descend une clef et présente la lanternes.) Ouvre!... je vais m'assurer. (L'homme va ouvrir la porte de la caverne; les deux hommes font signe à la dame et la première porte s'ouvre. On voit la porte derrière. Pendant qu'il ouvre, Lugner vient s'écrouler, avec sa lanternes, dans la caverne.)

LUGNER, après avoir été étonné dans, tenant Joana à part. C'est elle qu'il faut emmener?

JOANA, trébuchant. Vous la voyez bien!... Il n'y a qu'elle ici!...

MARIA. Je tremble!... (Joana met la clef sur sa bouche et la regarde.)

LUGNER, se retournant vers son compagnon. Il n'y a qu'elle ici!... (il lui agite la clef.) Ah! tu as raison, ailleurs, je vais l'ôter! (il pose sa lanternes à terre et lui donne un coup de main.)

JOANA, très-haut, à Maria. Tout réussi!

MARIA, de même, se mette soubresaut à peine.

LUGNER, saluant la dame avec son compagnon. Allez! (ils se précipitent aussitôt, et, par leur position, courent à la dame, s'écroulant au temps. Clothilde met la main sur sa tête; Maria se jette dans les bras, elle s'écroule à terre et se laisse aller à la pitié.)

JOANA, très-haut, à Maria. Tout réussi!

MARIA, de même, se mette soubresaut à peine.

LUGNER, saluant la dame avec son compagnon. Allez! (ils se précipitent aussitôt, et, par leur position, courent à la dame, s'écroulant au temps. Clothilde met la main sur sa tête; Maria se jette dans les bras, elle s'écroule à terre et se laisse aller à la pitié.)

JOANA, très-haut, à Maria. Tout réussi!

MARIA, de même, se mette soubresaut à peine.

LUGNER, saluant la dame avec son compagnon. Allez! (ils se précipitent aussitôt, et, par leur position, courent à la dame, s'écroulant au temps. Clothilde met la main sur sa tête; Maria se jette dans les bras, elle s'écroule à terre et se laisse aller à la pitié.)

JOANA, très-haut, à Maria. Tout réussi!

MARIA, de même, se mette soubresaut à peine.

LUGNER, saluant la dame avec son compagnon. Allez! (ils se précipitent aussitôt, et, par leur position, courent à la dame, s'écroulant au temps. Clothilde met la main sur sa tête; Maria se jette dans les bras, elle s'écroule à terre et se laisse aller à la pitié.)

JOANA, très-haut, à Maria. Tout réussi!

MARIA, de même, se mette soubresaut à peine.

LUGNER, saluant la dame avec son compagnon. Allez! (ils se précipitent aussitôt, et, par leur position, courent à la dame, s'écroulant au temps. Clothilde met la main sur sa tête; Maria se jette dans les bras, elle s'écroule à terre et se laisse aller à la pitié.)

JOANA, très-haut, à Maria. Tout réussi!

MARIA, de même, se mette soubresaut à peine.

LUGNER, saluant la dame avec son compagnon. Allez! (ils se précipitent aussitôt, et, par leur position, courent à la dame, s'écroulant au temps. Clothilde met la main sur sa tête; Maria se jette dans les bras, elle s'écroule à terre et se laisse aller à la pitié.)

JOANA, très-haut, à Maria. Tout réussi!

MARIA, de même, se mette soubresaut à peine.

LUGNER, saluant la dame avec son compagnon. Allez! (ils se précipitent aussitôt, et, par leur position, courent à la dame, s'écroulant au temps. Clothilde met la main sur sa tête; Maria se jette dans les bras, elle s'écroule à terre et se laisse aller à la pitié.)

JOANA, très-haut, à Maria. Tout réussi!

MARIA, de même, se mette soubresaut à peine.

LUGNER, saluant la dame avec son compagnon. Allez! (ils se précipitent aussitôt, et, par leur position, courent à la dame, s'écroulant au temps. Clothilde met la main sur sa tête; Maria se jette dans les bras, elle s'écroule à terre et se laisse aller à la pitié.)

JOANA, très-haut, à Maria. Tout réussi!

MARIA, de même, se mette soubresaut à peine.

LUGNER, saluant la dame avec son compagnon. Allez! (ils se précipitent aussitôt, et, par leur position, courent à la dame, s'écroulant au temps. Clothilde met la main sur sa tête; Maria se jette dans les bras, elle s'écroule à terre et se laisse aller à la pitié.)

JOANA, très-haut, à Maria. Tout réussi!

MARIA, de même, se mette soubresaut à peine.

LUGNER, saluant la dame avec son compagnon. Allez! (ils se précipitent aussitôt, et, par leur position, courent à la dame, s'écroulant au temps. Clothilde met la main sur sa tête; Maria se jette dans les bras, elle s'écroule à terre et se laisse aller à la pitié.)

JOANA, très-haut, à Maria. Tout réussi!

MARIA, de même, se mette soubresaut à peine.

LUGNER, saluant la dame avec son compagnon. Allez! (ils se précipitent aussitôt, et, par leur position, courent à la dame, s'écroulant au temps. Clothilde met la main sur sa tête; Maria se jette dans les bras, elle s'écroule à terre et se laisse aller à la pitié.)

JOANNA. Ne restez pas sur ce rocher... Éloignez-vous du précipice... Éloignez-vous... Il court maintenant vers la chapelle.
CLOTILDE, revenant. Mon bien, je te rends grâce ! J'ai réparé ma faute, j'ai sauvé Maria. Puisse mes jours s'écouler en la justice céleste ! Hélas ! en l'effondrant, mon cœur est resté pur ; que mes larmes, mon effort, mes souffrances soient offertes en expiation.

JOANNA, revenant en descendant et descendant des marches d'une grande criette. Malheureux... madame, le comte et Borman descendant... Ils vont venir ici.

CLOTILDE, toujours seule. Je les attends ? Vous, Joanna, éloignez-vous ; évitez leurs regards. Ils ont une heure, Féodor vous délivrera.

JOANNA. Votre tranquillité m'étonne... Vous ne savez donc pas... On va découvrir que Maria est plus dans ce cercueil.

JOANNA. Vous ?... O madame !...

CLOTILDE. Prendrez-vous devant le juge de tous les crimes, je vais implorer sa clémence, et j'espère... Cependant, s'il le faut... O mon Dieu ! j'ai sauvé l'innocence, votre sein doit m'être ouvert. (Elle s'approche dans la caverne.)

JOANNA. Les voici !...

CLOTILDE, prenant avec anxiété le main de Joanna. JOANNA... VOUS avez un bon cœur... Si je ne vous revois plus, souvenez-vous de Clotilde. (Elle entre dans la caverne, dont elle pense la porte ouverte à elle sans femme.)

JOANNA, pleurant. Ah ! toujours... toujours... (avec effroi.) Il vont s'apercevoir que cette porte est ouverte... Je m'en... Luch, voici ! (Le comte et Borman paraissent dans la galerie. — Le comte, plus, en descendant, dans un état effrayé, s'écroule dans la galerie. Borman s'approche et vient à Joanna.)

SCÈNE XII.

YVAN, BORMAN, JOANNA.

BORMAN. Ils sont partis ?
JOANNA. Oui... oui, monsieur Borman. (Il jette un regard perturbé.)

BORMAN. On n'a plus besoin de vous... Remonter au château, et ne revoyez plus ici.

JOANNA. Plus ici ?... Mais, monsieur... l'autre dame ?...

BORMAN. Elle va partir... Allez ! (Joanna, se précipitant à peine, s'efforce de passer devant le comte ; elle le regarde avec effroi, et sort en criant au hasard. Aussitôt Borman s'approche vers la galerie, et, saluant le comte par le main, l'entraîne vers l'escalier avec violence.)

SCÈNE XIII.

YVAN, BORMAN, et, à la fin, CLOTILDE.

BORMAN, avec colère. Monsieur le comte, plus de faiblesse ; il faut se décider. Je viens de m'assurer de toute la grandeur du péril. Vos vassaux sont révoltés ; Gustave est à leur tête ; Féodor marche avec eux. Il ne nous reste plus qu'un moyen d'échapper à leur vengeance : c'est de rendre impossible la preuve du crime qu'ils dénoncent, et j'y suis résolu.

YVAN. Grand Dieu !... Non, Borman, non ; je ne puis ordonner ce meurtre abominable... Fuis, débête-toi, emporte tout ! For que je possède, et laisse-moi subir seul le déshonneur et la mort.

BORMAN. Il est trop tard ; notre cause est inséparable, et c'est là loi terrible du destin qui nous commande. Étouffez toute pitié ; il le faut... Ce n'est pas votre main qui commettra le meurtre ; recueilliez-en le fruit ; je me charge des remords. (Il son à moitié en pleurant, et fait un pas vers la caverne.)

YVAN. Arrêtez... arrêtez encore !

BORMAN, le regardant avec fureur. Cessez de me retenir, ou tremblez pour vous-même. Il y va de ma vie et de la vôtre, et vous le perdrez ici ou au sortir justifié... M'entendez-vous ?

YVAN. Je le sens, il le faut !

BORMAN. Eh bien, ayez au moins le courage de garder le silence.

YVAN. Mais des cris ?...

BORMAN. Seront étouffés.

YVAN. Et ses larmes, barbare ?

BORMAN. Préferez-vous l'échafaud ?

YVAN. L'échafaud... Va donc ! (Il se précipite, comme ébranlé, sur le faîte, et se couvre le visage.)

BORMAN, tenant le ciel et couvrant ses yeux, recule tout à coup. Ah ! tous domestiques trahis !...

YVAN, se levant à moitié. Trahis !...

BORMAN, à voix basse. Cette porte est ouverte ! (Il la pousse et regarde.)

YVAN, se levant tout à fait. Malheureusement, je suis perdu !...

BORMAN. Ah ! Messieurs, (ressortant de sa cachette.) La voilà dans mon trouble, j'aurais mal fermé...

YVAN, regardant. Oui, dans l'obscurité, je la distingue... (se précipitant par degrés.) Elle est à genoux... J'entends ses gémissements... Elle inspire le ciel... et la vie...

BORMAN, le regardant avec fureur. Retenez-vous ! (Il le pousse jusqu'à l'entrée du temple ; puis, d'un pas précipité, il entre dans la caverne.)

YVAN. Ah ! tout mon sang se glace !... Un froid mortel me saisit... Je sens le fer homicide pénétrer dans mon sein. Maria ! Non, je ne puis endurer ces horreurs ! (Se précipitant vers la porte.) Bormant arrête ! ne frappe pas ! (Il va pour entrer, ou en se fait entendre ; il recule.) Il est trop tard !... Mais, que vois-je ? elle échappe de ses mains... elle fuit... elle se traîne sanglante !...

CLOTILDE, frappée, évanouie, et une de ses mains sur le crâne. SOUTIENEZ-VOUS ! SOUTIENEZ-VOUS ! (Elle pense devant le comte, qui la regarde en larmes, et se jette jusqu'à l'entrée du temple.)

YVAN, le regardant. Juste ciel !... (Bormant, se précipitant, met le poignard à la main le comte au poignet du bras.)

CLOTILDE. Arrêtez mon supplice.

YVAN. Grand Dieu ! c'est Clotilde !

BORMAN. Clotilde ! (Le poignard tombe de sa main. Tourment les yeux vers la caverne.) Et Maria ?

CLOTILDE. Maria... ma fille, est dans les bras de son père... C'est moi qui l'ai sauvée !

BORMAN. Qu'a-t-elle fait ?...

CLOTILDE. Oui, c'est moi qui l'ai sauvée. L'heure du pardon déjà sonne pour nous... celle du châtiment va retentir pour vous. (Se précipitant vers le cadavre, elle se jette sur le cadavre. Le son de la cloche d'alarme, qu'on entend à l'extérieur, se joint aux cris et au tumulte. Écoutez, écoutez, la vengeance s'approche.)

YVAN, à Bormant. Misérable ! ta main perdue. Où finir ? où cacher mon effroi, mes remords ?...

BORMAN. Sortons, sortons d'ici ! (Il entraîne le comte vers la galerie. Le bruit, les cris, le tumulte, qui retentissent, les forcent à reculer. Bormant se précipite vers la porte du manoir, il ne voit que la cloche, il ne peut l'ouvrir. Il court, en désespoir, vers le grand escalier ; aussitôt des hommes armés y paraissent, portant des torches allumées. Le tumulte est au comble. On entend au-dessus de toutes portes. Alors, furieux, hors de lui, Bormant s'élance vers le poignard, saisit le comte, l'entraîne et se précipite vers lui dans la caverne, se précipitant ! Il nous reste cette arme... Étions l'échafaud, (il nous restait, une seule de ces armes, et Bormant, se précipitant vers la galerie, emporte tous les cadavres du comte, et Joanna aussitôt sort de la caverne, au bruit d'un rang, de Féodor et de Maria.)

SCÈNE XIV.

CLOTILDE, dans la caverne, GUSTAVE, FÉODOR, MARIA, JOANNA, MAGISTRATS, une FOULE DE VASSAUX, d'HOMMES ARMÉS, de DOMESTIQUES, etc., etc.

(Une grande clarté éclaire des torches.)

JOANNA, pleurant la première. Accourez !

MARIA, se dirigeant vers la caverne. Ma mère !...

CLOTILDE. Maria !...

MARIA. Ah !... (Elle court, tombe à genoux, et y reste prosternée jusqu'à la fin.)

FÉODOR. Elle est assassinée !

GUSTAVE ET JOANNA. Grand Dieu !

TOUT LE MONDE, avec fureur. Vengeance ! vengeance !

GUSTAVE. Non, le ciel ne laissera pas tant de crimes impunis ! Mes amis, secourez, sauvez cette infortunée, je lui dois les jours de ma fille. (Mouvement vers Clotilde.)

CLOTILDE, qui vient Maria embrassée. Arrêtez ! je vois son bonheur, je meurs contente !... Viens, viens recevoir mon dernier soupir !

MARIA. Ma mère !

FÉODOR. Je jure de la venger !...

JOANNA, qui cherchait partout, et à la fin par son entrée la caverne, recule en criant vers le comte. Ah ! (toute la foule se précipite.)

GUSTAVE ET LES MAGISTRATS. Qu'avez-vous ? (Gustave pense rapidement vers la caverne et y entre.)

JOANNA, parlant à tout le monde, qui la regarde, excepté Maria, dont le tête est tombée sur le corps de Clotilde. Quel horrible tableau !... tous les deux... le comte YVAN... Bormant.

FÉODOR. La ?

GUSTAVE, se précipitant et relevant tout le monde. Arrêtez ! la justice éternelle s'est accomplie sur eux, le sang est expié. (Les magistrats, Messieurs, remplissez votre ministère. Et vous, mon Dieu, pardonnez aux coupables ! les magistrats, précède de tous portant des torches, se dirigent vers la caverne. Tableau.)

FIN

LADON. — Typographie de A. VARELAUT et Co.